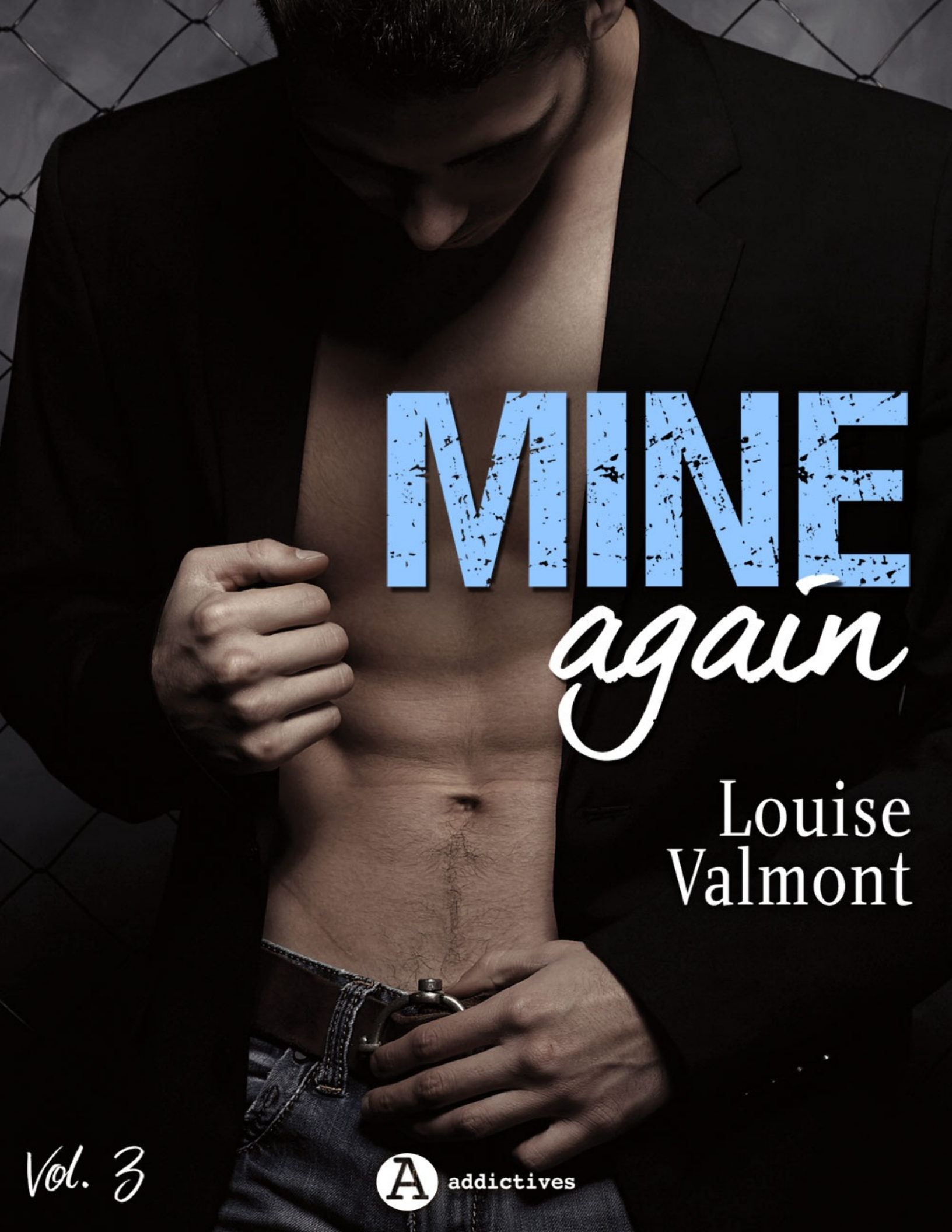




MINE *again*

Louise
Valmont

Vol. 3



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

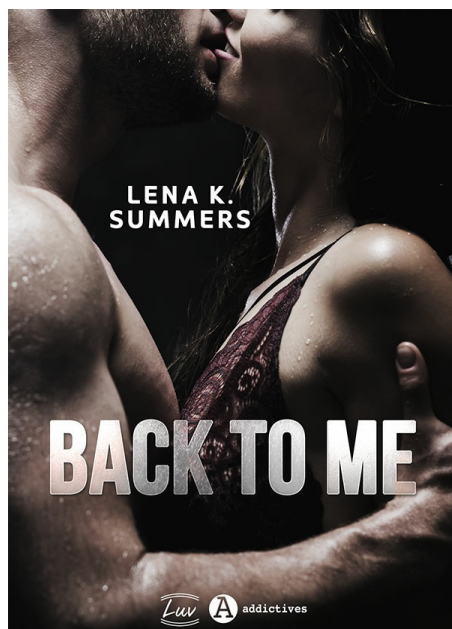
Également disponible :

Back to Me

Jake et Kim se sont aimés, passionnément. Mais tout a volé en éclats quand Jake l'a trahie, de la pire des façons.

Furieuse, Kim refuse tout contact, toute explication et nie ses sentiments. Comment aimer celui qui l'a blessée ?

Mais Jake n'a pas dit son dernier mot...



Également disponible :

Tu ne me résisteras pas !

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !



Également disponible :

No Love, No Limits

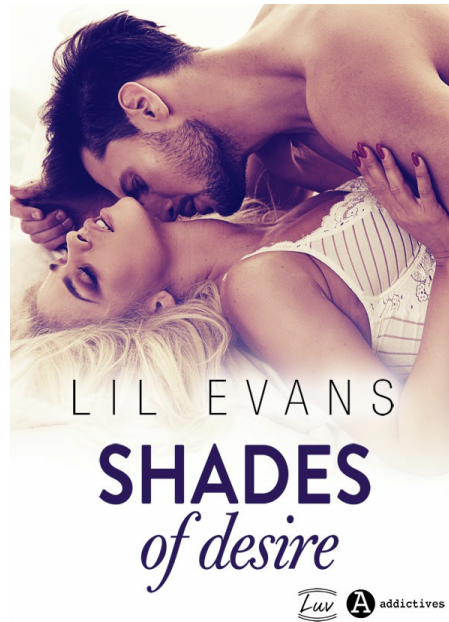
Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre. Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas. Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse ! Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ? Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre...



Également disponible :

Shades of Desire

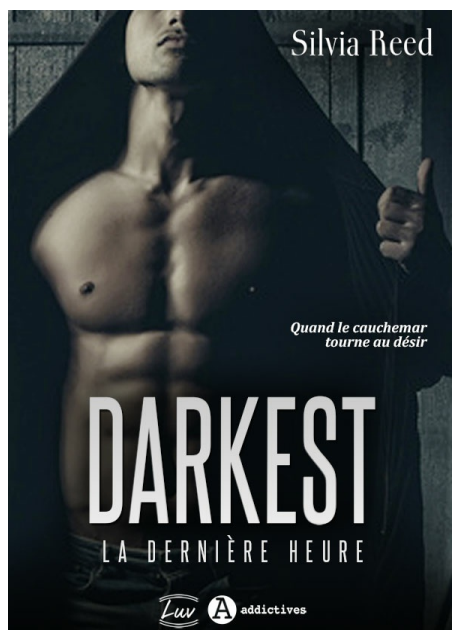
Ebony a deux passions : la littérature et les soirées avec son meilleur ami et voisin, Soren. Le jour où un groupe de motards s'installe dans sa ville paisible, tout bascule. Ils sont bruyants, irrévérencieux, dragueurs, et mènent des activités pas forcément légales. Mais Ebony refuse de se laisser intimider ! Elle leur tient tête sans faillir, jusqu'à sa rencontre avec Ax, leur chef, et Indy, son second. Les deux hommes sont aussi différents que le jour et la nuit, ils la troublent et l'agacent... et ils sont déterminés à la protéger. Car un mystérieux admirateur envoie à Ebony des poèmes macabres et menaçants...



Également disponible :

Darkest. La dernière heure

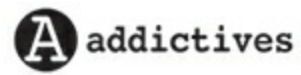
Tueur à gages dépourvu du moindre sentiment, Ryder évolue dans un monde d'ombres et de dangers. Il n'a pas peur des monstres. Il est le pire de tous. Alors quand il reçoit l'ordre de kidnapper une certaine Evangeline, il s'exécute sans poser de questions. Enfermée, torturée, la jeune étudiante en psychologie sait qu'elle est au crépuscule de sa vie. Dans quelques jours, elle mourra... alors elle se lance un ultime défi : ramener son geôlier vers la lumière, vers plus d'humanité. Et si Ryder n'était pas celui qu'il semble être ? Et si Evangeline parvenait à réveiller son cœur ?



Louise Valmont

MINE AGAIN

Volume 3



1. Mensonge et trahison

Willow

Le Brooklyn Bridge se met à tanguer, le sol à trembler, les filins d'acier à hurler puis la *skyline* disparaît dans un crissement de ferraille et d'ombres sinistres. Paniquée, je claque des dents, j'entends des cris, des froissements, des aboiements, des sirènes au loin. Recroquevillée sur moi-même, je ferme les yeux en gémissant. Puis je tombe dans le vide.

Où suis-je ?

Une brise légère secoue mes cheveux, un rayon de soleil réchauffe mes bras nus.

Soudain, un air de violon retentit sous le toit de cerisiers fleuris, couvrant complètement le chant des oiseaux. Étonnée, je tourne la tête. Dansant littéralement, un corps fin, un violon coincé sous le menton, bondit entre les troncs avant de s'arrêter sous un des arbres comme pour le saluer d'une longue tirade musicale.

Stupéfaite, je m'immobilise, mon sac de cours sur l'épaule. Aussitôt, la silhouette disparaît en virevoltant et tournoyant autour des arbres, emportant avec elle sa mélodie.

Un esprit de la forêt ?

Interdite, je le cherche des yeux tandis que la musique s'estompe dans les allées du Conservatory Garden, fabuleux jardin secret au cœur de New York, un îlot de rêve, de couleurs et de senteurs en plein Central Park.

Mon domaine. Si j'étais très riche, je l'annexerais pour en faire mon territoire privé.

Plissant les yeux pour apercevoir de nouveau mon apparition, je ne vois que la lumière sur le sol tapissé de pétales roses. J'ai rêvé ? Trois heures passées sur un essai de littérature à comparer vocabulaire poétique, geste pictural et phrasé musical ont dû me donner des hallucinations.

Me laissant tomber sous un arbre, j'extrais de mon sac mon carnet et ma trousse. Encore un peu surprise, je regarde à nouveau autour de moi : personne. Juste le calme habituel. En semaine comme aujourd'hui, je suis souvent seule ici, à peine dérangée par de rares promeneurs ou des enfants qui ont perdu leur ballon. Les jeunes mariés qui viennent s'immortaliser ne le font que le week-end... En général, j'aime bien les regarder : même si ce sont des adultes, et parfois même des très vieux, ils ressemblent à des enfants, intimidés et rougissants, ou bien intrépides et faisant des caprices devant le photographe. Souvent, je les dessine tandis qu'ils posent devant l'objectif. Et ce que je vois, c'est qu'ils sont stressés, alors que ce jour-là est censé être le plus beau de leur vie et qu'ils sont dans l'endroit le plus féerique de la ville.

Si un jour je me marie, ce sera le jour le plus gai et le plus fun de ma vie !

Soudain, la mélodie reprend quelque part. Alors, je n'ai pas déliré ? Baskets jaune fluo, baggy beige et tee-shirt noir à l'effigie des Rolling Stones, cheveux en bataille,

le tout sur le fond vert et rose de la clairière fleurie, l'étrange danseur violoniste réapparaît entre deux troncs. À la fois amusée et intriguée, je le suis des yeux. Il a tout l'air d'un elfe joyeux en train de s'amuser au beau milieu d'un tableau de Matisse ou de Bonnard, comme ceux que nous étudions au lycée !

Et moi qui avais toujours cru que les violonistes avaient 120 ans et vivaient H24 en queue-de-pie, nœud papillon, coinços, air sérieux et inspiré comme les figures de cire de Madame Tussauds !

Celui-là détonne ! Jeune et tonique, il semble même plutôt mignon...

De loin, il a un petit côté ténébreux à la Fitzwilliam Darcy qui aurait découvert le RnB... Sans le quitter des yeux, je commence à crayonner sur une feuille, puis sur une deuxième. Fascinée, je voudrais reproduire sur mon carnet de croquis sa rapidité, sa tonicité et son attitude, à la fois souple et dynamique, mais aussi cette façon qu'il a d'incliner la tête, joue collée contre son violon, comme s'il écoutait le cœur de l'instrument. Dans ces moments-là, il a l'air presque endormi avant d'à nouveau décoller du sol. Honnêtement, je ne serais pas surprise de le voir ensuite cavalier le long d'un tronc avant de sauter d'arbre en arbre.

Je peste en raturant mon dessin. Il me faudrait une caméra plus qu'un crayon pour saisir cette fluidité, cette souplesse et cette virtuosité d'acrobate.

Comment fait-il ça ? C'est complètement dément !

Je prends une nouvelle feuille. Ce que j'aimerais, c'est aussi réussir à mettre sur le papier la musique. Ou plutôt l'effet qu'elle me fait, à la fois chair de poule généralisée et cœur en loukoum... Je n'ai jamais rien entendu de pareil. J'y reconnais des parties classiques, comme celles que j'ai pu entendre au Carnegie Hall avec Maméléna. Mais elles sont ici imbriquées dans d'autres genres de musique, où je distingue des accents tziganes, rock, country ou blues, le tout formant un ensemble dansant incroyablement beau, nerveux et mélodieux.

Pas du tout soporifique comme les concerts de Maméléna...

Quand j'entends cette musique, j'aimerais que ma vie ressemble à ça : un tourbillon, des émotions, de la passion.

Ce qui est dingue, c'est l'énergie de ce musicien... Je pose mon crayon pour mieux l'observer : plus grand que les mecs de dernière année au lycée, mais pas beaucoup plus âgé, mince, carré d'épaules, sûrement sportif... Et carrément bien foutu ! Dans la lumière, sa peau semble rayonner comme un astre tandis que ses cheveux forment une grosse masse brune et soyeuse dont la couleur se confond avec le bois du violon.

En l'entendant et en le regardant, on a envie de se lever, de courir, de danser, d'ouvrir les bras, de crier à perdre haleine et de s'envoler.

Et d'aller le voir d'un peu plus près...

Soudain, la musique s'atténue jusqu'à devenir murmure. Pivotant sur lui-même, le musicien semble regarder dans ma direction. Est-ce qu'il m'a vue ? Cessant presque de respirer, je me fais toute petite sous mon arbre : je ne bouge pas, de peur qu'il me repère et s'arrête complètement. Après un instant de silence, il se remet à jouer et recommence à danser entre les arbres.

Ouf !

J'ai à peine eu le temps d'apercevoir son visage mais il me semble l'avoir vu sourire. Intriguée, je l'observe en tentant de distinguer ses traits.

De quelle couleur peuvent être ses yeux ?

Après avoir tenté de lui dessiner un visage, j'essaye de croquer ses gestes : ses mains qui pincent les cordes, cet archet qui ondule en l'air comme secoué par des vents contraires. Sur une nouvelle page, je lui fais des doigts interminables et des cheveux virevoltants, qui lui donnent un air de démon enchanteur. Mais ça reste trop figé, trop raide par rapport à ce que je vois.

Alors finalement, je laisse ma main aller en rêvassant et quand je regarde le résultat, j'ai dessiné sans y penser une clé de sol, avec une longue volute qui s'étire à l'infini.

Le seul souvenir de mes leçons de solfège !

Tout en souriant au souvenir de ces cours mortellement ennuyeux, je ferme les yeux en écoutant la musique. Il me semble qu'elle parle de passion et de liberté, mais aussi d'enfance et d'avenir, de ce qu'il y a derrière nous et de toute cette vie qui nous attend. Rebondissant entre les arbres, elle devient soudain très forte, le rythme s'accélère et paraît faire vibrer le sol, comme si tout le jardin participait à ce concert. Puis le violon s'interrompt. Je retiens mon souffle. Mais rien, juste le silence : il est parti ? Déçue, je rouvre les yeux.

Oups !

Accroupi à quelques mètres de moi, il me fixe, son violon d'une main et son archet de l'autre. Ses yeux sont bleus, étincelants et... plantés sur moi. Pétrifiée, je ne sais plus où me mettre.

Surtout quand il me sourit.

Waaaa ! Robert Pattinson et James Franco, les plus beaux sourires du cinéma selon moi et mes copines, peuvent aller se rhabiller.

- Salut ! Je peux voir ? dit-il en indiquant du menton mon carnet de croquis.

Sa voix est un condensé spécial frisson, assemblage délictueux de sensualité et de charme. De surprise, mes doigts agrippent le papier et en font de la charpie.

Sans me quitter des yeux, il se redresse tranquillement. Vu de là où je suis, il me paraît immense et ses yeux soudain bleu foncé dans le contre-jour. L'air ironique, il attend que je réponde.

C'est le moment de me ressaisir si je ne veux pas qu'il me prenne pour un morceau de tronc !

Adoptant un air dégagé, je hoche la tête tandis qu'il approche d'un pas félin, balançant son violon à bout de bras.

- Je n'ai pas réussi à représenter ce que je voulais, dis-je la bouche sèche.

- L'important, c'est d'essayer comme dirait je ne sais plus qui, Mick Jagger ou Elvis je crois, dit-il d'un air sérieux aussitôt contredit par un clin d'œil amusé.

Son rire me caresse comme un coup de vent sur ma peau.

- Enfin, moi, c'est ce que je me répète à chaque audition où on me dit poliment qu'on me recontactera...

- Et ils le font ?

- Ça ne va pas tarder, dit-il avec assurance.

Comme il lève les yeux au ciel en même temps, je comprends qu'il aimerait bien que ça

se concrétise. Amusée, je pouffe en le regardant poser son violon avec précaution sur le sol. Il m'observe à son tour, affichant un air légèrement ironique qui me fait baisser les yeux, un peu gênée. Mais, malgré moi, je continue à le regarder à la dérobée. Un visage d'ange ténébreux, d'épais sourcils sombres qui intensifient le bleu de son regard, une barbe légère, des lèvres qui pourraient paraître boudeuses si ce sourire discret qui me trouble tant ne s'y imprimait pas.

Bref, un sacré canon...

Il surprend mon regard, lève un sourcil et je me mords les lèvres pour ne pas rougir jusqu'au bout des orteils. Quand il s'assoit juste en face de moi, son parfum ambré me rappelle instantanément l'huile solaire que ma mère emportait quand nous allions à la plage.

Un des rares souvenirs que j'ai.

Sans pour autant être triste, je suis un peu surprise de penser à elle mais c'est peut-être juste à cause de la musique : elle adorait les partitas de Bach pour violon et violoncelle.

Le truc le plus mortel de la Terre, à ne pas écouter le jour où vous avez le bourdon.

Le toussotement de mon inconnu me fait revenir au présent.

- Alors, tu me montres ?

Du menton, il indique mon carnet que je lui tends sans hésitation. Je suis un peu étonnée de lui tendre si naturellement mes dessins, moi qui suis du genre secrète. Mais c'est en somme pure politesse : je lui dois quelque chose.

Au minimum, un moment de grâce musicale sous les cerisiers. Au maximum, un bon coup de chaud et le besoin de reprendre mes esprits...

Le problème est que j'ai du mal à résister à tant de charmes réunis dans un seul corps...

- Pas mal, dit-il en tournant les pages. Tu prends des cours ?

- Non, c'est juste pour moi. C'est ma façon de m'évader.

- Je comprends, moi j'ai la musique, sourit-il.

Fascinée, je fixe sa bouche au dessin parfait. Heureusement, une petite fossette apparaît sur sa joue qui me permet de ne pas rester les yeux scotchés à ses lèvres. Tandis que je lutte avec moi-même, il regarde au loin d'un air rêveur.

- Maintenant qu'on se connaît, dit-il après un silence comme s'il me laissait reprendre mes esprits, je peux t'inviter à prendre un café ?

Je le regarde en secouant la tête négativement, mais son culot me fait sourire : dans le genre dragueur, il se pose là !

- Honnêtement, tu me dois bien ça.

- Comment ça ?

- Disons, en échange d'une séance de modèle vivant en pleine nature...

- Je rêve... Tu vas me demander des droits à l'image ? rétorqué-je en masquant mon envie de rire. D'ailleurs, si tu veux que personne ne te voie, tu n'as qu'à jouer tout seul chez toi. Pas au milieu d'un jardin public.

Assumant ma liberté artistique et mon droit à la contemplation, je me redresse fièrement, prête à défendre mon désir de dessiner ce qui me plaît. Et tout en le dévisageant sans ciller, je ne peux m'empêcher de me dire que le modèle a vraiment de

quoi plaire...

- Ce n'est pas pratique chez moi.

Il me semble voir passer un frémissement dans son regard assuré.

- Alors, c'est oui ? dit-il en se relevant.

Ses yeux s'étirent comme deux fentes bleues et la petite fossette réapparaît sur sa joue.

- En fait, c'est ta façon de draguer, dis-je en le suivant des yeux quand il ramasse son violon.

Rejetant tranquillement sa mèche en arrière, il éclate de rire et me tend la main. Son regard me paraît encore plus moqueur quand il ajoute :

- Et ça marche ?

Quand je reviens à moi, je n'ai plus 17 ans, je ne suis plus assise à Central Park, je ne respire plus le parfum fleuri des arbres au-dessus de ma tête ni ne sens la brise tiède sur mon visage. Je suis recroquevillée en boule sur le sol, genoux contre la poitrine, le cerveau en fusion et les dents serrées pour ne pas hurler. Mes mains enserrant mes tempes battantes pour y retenir la pression qui me vrille le crâne.

Des jappements et des cris vrillent mes oreilles, des odeurs de chien et de plage se mélangent dans un fumet écœurant. Une voix inquiète que je reconnais vaguement répète « Willow, Willow » de façon insistante. Ma main écrase un papier glacé au contact froid et repoussant, me donnant l'impression de toucher un cadavre.

Deux années de vie oubliées et la preuve d'un mensonge.

La colère me donne la force d'ouvrir un œil. Dobby tourne autour de moi, les yeux brillants. Juste au-dessus de lui, Jesse Halstead, à moitié nu, l'air paniqué. Je referme les yeux avec rage.

Je ne veux plus jamais le voir.

- Willow ? demande sa voix inquiète. Tu m'entends ?

Oui, je t'entends, sale menteur.

Je voudrais hurler et le faire taire. Ne plus jamais entendre sa voix à la douceur hypocrite.

Mais la migraine fulgurante qui écrase mon crâne m'empêche d'ouvrir la bouche autrement que pour gémir. Les poings serrés, repoussant la douleur de toutes mes forces, je voudrais ne pas être à terre devant lui, me redresser, le regarder droit dans les yeux et lui demander des comptes.

Pourquoi m'avoir laissé croire que nous étions des inconnus l'un pour l'autre ?

- Je vais appeler un médecin, reprend-il d’une voix inquiète en s’agenouillant près de moi.
- Pas la peine, soufflé-je.

Je tente de me recentrer et de me calmer. Je respire lentement, comme j’ai appris à le faire en sophro puis, quand la pression se relâche un peu à l’arrière de ma tête, je me redresse lentement, appuyant une main au sol. Le visage crispé d’inquiétude, Jesse tend la main pour m’aider.

- Tu es blessée ?

Furieuse, je lui lance un regard noir en me dégageant brusquement.

- Lâche-moi, grondé-je.

Ses yeux s’écarchissent de surprise. Sans détacher mon regard du sien, je prends appui sur la bibliothèque et me remets debout, repoussant une nouvelle fois son aide d’un geste brutal. Stupéfait, il ne bouge plus mais tous les muscles de son visage, de son torse, de son ventre et de ses jambes sont contractés.

Prêt à bondir.

- Explique-moi au moins ce qui se passe, demande-t-il d’une voix sourde.

Sans répondre, je le toise de la tête aux pieds : les cheveux en vrac, encore tout groggy de sommeil, en caleçon... Malgré toute la colère et le mépris que j’ai pour lui, je ne peux que constater avec dépit combien il est superbe.

Dire qu’il y a peu, j’étais prête à me damner pour ce corps, ces yeux, cette fossette. Mais, à présent, je ne rêve que d’une chose : l’envoyer au diable.

Et qu’il y reste.

- Ce serait plutôt à toi de t’expliquer, dis-je dans un souffle haineux.
- Qu’est-ce que tu veux dire ?

Sa voix me semble moins assurée.

- Tu me mens depuis le début, le coupé-je en le regardant droit dans les yeux.

Alors, d’un geste lent presque théâtral, je déplie ce qui reste de la photo et l’agite sous ses yeux. Son visage se décompose.

- Mais comment as-tu... commence-t-il.

Comme si cette question avait de l’importance.

- La seule question, c’est pourquoi, Jesse ? Pourquoi tu ne m’as rien dit ?

Ses mâchoires sont si serrées qu'elles font trembler le bas de son visage.

– Pourquoi es-tu un putain de menteur ?

Il blêmit sous l'insulte mais ne dit rien. Son silence me met en rage. À cet instant, toute ma lucidité est revenue, exacerbée par la colère. Même la migraine semble avoir capitulé sous l'effet de ma fureur.

– Je ne sais pas ce que tu cherches, Jesse, ni ce que tu espérais, mais je peux te dire ce que tu es : un malade, une belle ordure, un faux jeton, un traître, un hypocrite. Tu m'as menti, trahie et peut-être manipulée.

– Ce n'est pas ce que tu crois, dit-il d'une voix glaciale.

– Je ne crois rien, je vois juste le résultat : tu t'es moqué de moi. Si ça se trouve, tu avais tout manigancé à Vegas, ici, au Shelter et même hier pour le déménagement chez ma grand-mère ?

– Jamais je n'ai voulu me moquer de toi.

– Alors, pourquoi tu ne m'as pas dit qu'on se connaissait ? hurlé-je en secouant à nouveau la photo sous son nez.

Ses yeux lancent des éclairs, ses joues sont blêmes et son cou ressemble à un pieu sur lequel s'enroule une veine furieuse qui palpète d'indignation. Il me semble qu'il brûle d'envie de me répondre mais, pour une raison que j'ignore, il ne le fait pas. Son silence décuple ma frustration et fait remonter ma hargne.

Parce que s'il avait été franc ne serait-ce qu'une seconde, je n'en serais pas là : en plein cauchemar. À me débattre seule contre le sentiment de ne pas avoir eu la vérité qu'il me devait.

– Depuis Vegas, tu me mens. Depuis la première seconde où je t'ai rencontré, tu as été faux, déloyal, perfide, lâche.

À chaque mot que je prononce d'une voix mauvaise, ses poings se serrent. Je fixe le dos de sa main, où sa rose des vents semble devenir noire.

Aussi sombre que son âme.

– Je t'ai fait confiance et tu m'as trahie, Jesse, murmuré-je, surprise par la blessure que ce constat creuse en moi.

Et je ne pense qu'à la trahison du présent, refusant d'imaginer ce qui a pu se passer dans ce passé pour qu'il préfère se taire. Mais l'angoisse familière se réveille, comme un monstre tapi dans le noir.

Comme s'il sentait que j'avais besoin d'aide, Dobby se met à aboyer autour de Jesse. Je voudrais qu'il le mette en pièces. Mais je voudrais surtout m'en aller d'ici et ne plus jamais revoir Jesse. Je me sens tellement flouée, perdue et seule.

– Et cette nuit, tu couches avec moi et tu ne me dis toujours rien ? C'est vraiment ignoble,

humiliant, rabaissant. Et moi qui croyais que...

Que quoi ? Je suis outrée, choquée, bouleversée. Les mots me manquent tant j'en ai le cœur retourné. Il m'a tellement semblé que, cette nuit, nous étions en confiance, proches, complices. Mais cette intimité était comme le reste : leurre, mensonge, tromperie, et peut-être pire, calcul et duplicité. Tout en sondant ses yeux au bleu si pur, je voudrais les lui arracher tant je suis déçue. Car soudain, tout le sordide de la situation m'apparaît : sous son visage parfait se cache un être aussi faux que menteur et tordu.

– Pauvre mec, lâché-je.

Son visage est livide. Ses yeux s'emplissent d'une brume sombre. Quand sa bouche s'entrouvre, pleine d'espoir, j'attends qu'il se justifie. Qu'il s'excuse ou qu'il s'explique. Mais ses lèvres se referment. Il se contente d'avalier sa salive lentement et, continuant à me fixer, il ne dit rien. Déçue, je secoue la tête.

Alors, c'est ça, il n'y a aucune justification à l'injustifiable. C'est juste un menteur.

De dépit, mon cœur se barricade complètement, rempli par une nouvelle marée de ressentiment et de colère qui balaie toute trace d'autre sentiment plus douloureux.

– Au fond, je m'en fous. Qui que tu sois, qui que tu aies pu être, tu n'es rien pour moi.

Il reçoit cette phrase comme une gifle. Je le sens vaciller, ses yeux flamboient mais il reste toujours aussi silencieux.

– Alors, toujours aucune explication à me donner ? le provoqué-je, déstabilisée par son attitude.

Ses mâchoires qui blanchissent semblent un étau tandis que ses yeux prennent une couleur de plomb.

– C'est ça, oui, tais-toi, ça vaut mieux, jeté-je avec fureur. Il n'y a rien à dire en fait. À cause de toi et de tes mensonges, je suis dans une merde noire. J'ai accepté ce putain de deal de mariage, j'ai tout mis en route pour la maison, la donation, le Shelter, j'ai annoncé à tout le monde qu'on était sorti d'affaire et maintenant, il va falloir leur dire que c'est faux, qu'on va couler, parce que le type soi-disant honnête, généreux et sympa que j'ai épousé est une putain d'enflure qui, pour une raison sordide, m'a caché l'essentiel et qui était la première chose qu'il aurait dû me dire ?

Je me sens complètement coincée. D'un côté, je ne peux pas rester mariée à un mec qui me ment. D'un autre, si je divorce, je perds tout : la maison, l'argent... Alors, le Shelter n'aura plus de toit, plus de financement, et je devrai tout rembourser. Ce sera la cata, la ruine du Shelter, la fin d'un beau projet noble et généreux.

Et tout ça pour quoi ? Pour un mec pas foutu de me dire la vérité et à qui j'avais eu le tort de faire confiance. Et dont au fond, la trahison me blesse profondément.

Mais ça ne doit pas compter. Luttant pour ne pas m'apitoyer sur moi-même, je me concentre sur ma colère, la seule chose qui me permet de tenir debout en ce moment.

Tournant brusquement les talons, je retourne dans la chambre récupérer mes affaires. Le spectacle du lit en désordre me pince le cœur, mais je refuse de m'attendrir, je dois penser pratique et efficace. Et répondre à la seule question qui compte pour l'instant : comment je vais me sortir de la merde dans laquelle je suis à présent ?

Au moment de ramasser mes affaires, je me rends compte que je tiens encore la photo entre mes doigts contractés. Je la chiffonne rageusement et l'envoie de l'autre côté de la pièce où elle roule aux pieds de Jesse, debout dans l'embrasure de la porte. Tremblante et troublée de le sentir m'observer, j'enfile mon jean et mes baskets à toute vitesse, sans tourner la tête vers lui. Son regard qui suit chacun de mes gestes me brûle autant qu'il me met en rage.

– Je suis désolé, Willow, murmure-t-il en s'écartant pour me laisser passer.

J'évite à nouveau de le regarder mais son ton me surprend, aussi furieux que triste. À quoi s'attendait-il ? À ce que je lui donne l'absolution ?

– Viens Dobby, dis-je en l'ignorant.

Mais quand je passe à côté de lui, son parfum ambré atteint mes narines et, aussi violent qu'un coup de poing dans mon ventre, cet effluve touche cette part de moi-même contre laquelle je lutte, celle qui avait cru que le monde pourrait cesser de se dérober sous mes pieds. Ma tête se remet à brûler, traversée d'éclairs de douleur tandis que mon cœur me semble éclater en mille morceaux.

Ne pas tomber, ne pas m'écrouler ici.

Ravalant les sanglots qui se bousculent dans ma gorge, je me précipite vers l'ascenseur. Je ne pense qu'à une chose : fuir. Sans me retourner, je sens Jesse juste derrière moi, j'entends son souffle court et plus j'avance, plus il me semble sentir la chaleur de son corps me rattraper.

Dobby devant moi, je m'engouffre dans la cabine et appuie sur tous les boutons pour que l'appareil démarre. Puis je me cale au fond, mains sur la rampe. Mes jambes tremblent tellement que je m'y accroche pour ne pas tomber. Mes paupières sont noyées de larmes que je retiens en fixant le sol.

Quand les portes se referment, je lève les yeux et aperçois le regard de Jesse fixé sur moi : de bleu, il est devenu quasi translucide. Couleur de glacier. Derrière lui, le ciel de New York qu'on aperçoit grâce aux baies vitrées semble noir.

Dans le hall, l'air est glacé. J'avance en chancelant. Je surprends le regard étonné du portier quand il m'ouvre la porte en m'adressant un « au revoir Madame » cérémonieux. La gorge étranglée, je hoche à peine la tête. Debout sur le bord du trottoir, je lève le bras, incapable de faire un pas de plus. Quand un taxi s'arrête, je me rue à l'intérieur, suivie de Dobby. Mais je ne peux dire un mot

sans fondre en larmes. Comme le conducteur cherche mon regard dans le rétroviseur, je lui fais signe de démarrer avec la main. Puis je baisse les yeux.

Alors j'aperçois sur moi le tee-shirt de Jesse que j'ai enfilé en me levant.

C'est là que le chagrin déboule. Passant outre ma colère, ma déception et ma frustration, un raz de marée de tristesse m'emplit. À la sensation terrifiante d'être une inconnue pour moi-même et à l'angoisse familière que cela provoque, se mêle un terrible sentiment de solitude, d'incompréhension et de trahison.

Pourquoi Jesse ne m'a-t-il rien dit ?

Mes larmes se mettent à couler sans que je puisse les arrêter. Pourquoi me cacher que nous nous connaissions ? Qui étions-nous vraiment l'un pour l'autre ? Que s'est-il passé ? Dévastée et angoissée, je repousse de toutes mes forces le spectre de ce pire sans formes ni contours que j'ai tellement imaginé et auquel j'ai si souvent pensé toutes ces nuits où je n'arrivais pas à dormir. Que s'est-il passé pendant ces deux ans oubliés ? Toutes les hypothèses défilent, en vrac, en désordre et en panique, aussi hideuses et dévastatrices les unes que les autres. Recroquevillée sur moi-même, je pleure sans discontinuer, apeurée. Incapable de surmonter cette sensation de flotter sur des ruines et des fondations aussi mouvantes et précaires qu'un château de sable.

À qui puis-je faire confiance à présent ? Maméléna n'est plus là, Jesse me ment. Le Shelter va s'écrouler. Tout me paraît instable, fuyant, chancelant. Je gémis en prenant ma tête entre mes mains.

Pourquoi es-tu morte Maméléna ? Pourquoi m'as-tu abandonnée quand j'ai si besoin de toi ?

À cet instant, je hais tout, cet accident, cette amnésie qui a bousillé ma vie, mon passé, mon présent et mon avenir. Et de gros sanglots m'étouffent quand je pense que je suis désormais seule pour toujours avec ce passé vide et terrifiant. J'ai le sentiment affreux que ma vie m'échappe à nouveau. Mais, cette fois, je suis définitivement seule pour tenter de la rattraper.

Je ne peux même pas compter sur Jesse qui aurait pu...

Serrant Dobby contre moi, je m'aperçois alors que la voiture avance au pas. Au feu, le chauffeur se retourne gentiment vers moi.

– Roulez, lui dis-je en essuyant mon nez d'un revers de main. Tout droit, vite et loin.

Très loin. Le plus loin possible d'ici.

– Je vous dirai quand vous arrêter, ajouté-je en m'agrippant à la poignée au-dessus de la portière.

2. Le bout du tunnel

Jesse

C'est moi que je voudrais défoncer à coups de poing.

Le cuir émet un son mat quand je lui balance une nouvelle volée de coups. Les jointures de mes doigts semblent exploser sur la surface, mais je ne sens rien, je vois juste le sang gicler et le sol se tacher de brun. La sueur me pique les yeux et m'aveugle. Le souffle me manque. Mais, sans attendre, mes mains recommencent à taper, l'une après l'autre, dans un rythme effréné et ininterrompu, comme si elles ne m'appartenaient plus.

Depuis une heure ou plus, je m'en fous, je démolis ce putain de sac suspendu au plafond en pensant qu'il s'agit de ma gueule. Mon tee-shirt trempé colle à ma peau, mes poings s'écrasent et je hurle en frappant de toutes mes forces.

Mais rien n'anesthésie mes pensées qui cavalent en tous les sens depuis des heures.

J'ai perdu Willow.

De colère et de frustration, je me rue à nouveau sur le sac de frappe. Le choc me fait chanceler. Mais debout et vacillant, je lui assène plusieurs crochets suivis d'un swing vigoureux qui, après la droite déjà en sang, achève de m'exploser la main gauche : ma rose des vents se couvre d'un sang noir, sale. Serrant les dents, je continue à boxer le sac jusqu'à ce que ma vue se brouille. Je ne sens pas la douleur physique, juste la rage.

– Pourquoi ai-je été aussi con ? hurlé-je.

Comme au ralenti, je revois le moment où j'ai accouru dans le salon, réveillé en sursaut par le bruit d'une chute : Willow évanouie par terre, Dobby jappant devant elle. Sa douleur. Son regard furieux. Sa colère justifiée. Mon sentiment d'avoir tout fait foirer.

Pourquoi je ne lui ai rien dit ?

– Parce que je suis un connard, dis-je en envoyant un coup violent sur le cuir.

Car maintenant, seul avec moi et ce sac, je n'ai que ma rage contre moi-même : elle pourrait me faire démonter l'appartement en entier si seulement ça pouvait faire quelque chose. Mais ça ne servirait à rien. J'ai perdu Willow. Et j'ai le sentiment d'un terrible gâchis. Et ça me fout les boules autant que ça me rend dingue.

Le pire du pire, c'était qu'elle apprenne la vérité comme ça.

Et c'est ce qui est arrivé.

J'en aurais hurlé de rage quand j'ai vu la photo qu'elle avait en main. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle tombe dessus ?

Quand elle est partie, une fois la stupeur passée, j'ai couru derrière elle pour lui expliquer. En fait, j'aurais voulu remonter le temps avant que ça parte en vrille. Mais son portable ne répondait pas. Fou de rage, j'ai fait toutes les rues, en la cherchant dans les taxis, dans les boutiques, puis je me suis rué chez elle à fond la caisse en grillant tous les feux et j'aurais pu défoncer sa porte à coups de poing si sa voisine ne m'avait pas arrêté en me disant qu'elle ne l'avait pas vue depuis hier.

Elle était chez moi.

Ensuite, j'ai roulé comme un dingue jusqu'au Shelter, j'aurais pu me tuer, je m'en foutais, mais quand je suis arrivé, ruisselant de sueur, le petit à casquette m'a dit qu'elle n'était pas là. J'ai eu envie de hurler et de démonter la maison à coups de poing. Mais j'ai vu Nathan derrière l'ado et, comme j'ai entendu ses reproches avant même qu'il n'ouvre la bouche, je suis remonté sur ma moto.

Pas la peine qu'on me dise que j'ai merdé. Je m'en rends compte tout seul.

À Park Avenue, j'ai escaladé les marches du perron de la maison d'Elena avec ma moto mais le coucou suisse a sonné dans le vide. Willow n'était pas là non plus ou ne voulait pas me parler, ce qui revient au même.

Silence, rage et désespoir.

Depuis, je lui ai laissé quinze messages et cinquante SMS. Et maintenant, pour une des rares fois dans ma vie, je ne sais pas quoi faire. Je sais juste que si j'étais elle, je voudrais démonter la gueule du mec qui m'a menti jusqu'à ce qu'il crache ses dents et s'excuse.

Alors, c'est ce que je suis en train de faire... Me démonter les phalanges, la tronche et le crâne en cognant dans ce foutu sac. Je me sens tellement responsable de ce qui arrive.

Une vague de découragement me plombe à l'idée que si je lui avais parlé hier soir, ou cette nuit, ou encore ce matin, on n'en serait pas là. Furax, je colle une nouvelle volée de coups au sac qui reste imperturbable.

Noir et sinistre comme si lui aussi me jugeait et me disait « pauvre mec, tu as eu une deuxième chance et tu l'as perdue. »

Comme un disque rayé, je réentends la voix sévère de mon père quand, enfant, je préférais jouer du violon que faire mes devoirs : « ne jamais remettre à plus tard ce que tu dois faire maintenant ». Jusqu'à ce jour où il m'a arraché mon violon des mains en me regardant droit dans les yeux...

Repoussant ce souvenir, je frémis et enchaîne une série de coups sur le sac. Flous et

méconnaissables, les traits de Willow apparaissent dans mon esprit. Ses deux visages se superposent, la brune d'avant, la blonde de maintenant, puis son visage dévasté, sa colère, sa déception et son incompréhension.

Ce qui me fout en l'air, c'est qu'au final, même si c'est tout ce que j'aurais voulu éviter, je n'ai fait que la faire souffrir.

– Pauvre mec, craché-je en me ruant sur le sac.

– Arrête, entends-je soudain tandis qu'une force surhumaine me soulève du sol et me sépare du sac sur lequel je balance ma frustration.

Deux bras m'encerclent et me tirent en arrière. Stupéfait, je me débats en hurlant et dans un sursaut de rage, j'attrape les poignets de mon agresseur et les écarte, prêt à les briser s'il moufte. Puis, libéré de son étreinte, je pivote brusquement.

Qui que tu sois, je vais te massacrer.

Mais, hébété, je fixe le visage déterminé en face de moi. Mes poings restent suspendus en vol.

– Aidan ?

Ses yeux bleus furieux vrillent les miens, ses mâchoires serrées frémissent et ses mains broient mes avant-bras qu'il abaisse lentement vers le sol. Je commence par résister mais il me tient fermement.

– Tu es complètement malade, Jesse, dit-il d'une voix glaciale. Tu te rends compte que tu es en train de t'exploser les doigts et les mains alors que tu as un show dans même pas quinze jours ?

Il secoue mes poignets entre nous comme deux pièces à conviction. Je soupire en haussant les épaules, épuisé, vaseux et sonné.

– Au cas où tu aurais oublié, tu es violoniste, s'énervait-il devant mon apathie soudaine. Des gens comptent sur toi, tu as un talent en or et rien ne t'autorise à le bousiller ! Putain, fais du yoga si t'es stressé, espèce d'inconscient !

Comme il me dévisage avec insistance, je détourne le regard, incapable de répliquer. La seule pensée qui me vient à l'esprit est « qu'est-ce qu'il fait là ? ». Puis je réalise que nous sommes dimanche. Et que, comme tous les dimanches, mon frère vient pour notre brunch fraternel, que nous appelons pour rire notre repas de famille dominical : œufs brouillés ciboulette, saumon, crème, plus whisky quand il ne bosse pas et que je n'ai pas de concert le soir.

Mais putain, là, je me taperais bien trois bouteilles de whisky, histoire de m'exploser la tronche encore un peu.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Sans répondre, je regarde autour de moi tandis qu'il continue à parler. Mais je ne l'entends pas. Un peu sonné, j'aperçois au sol les clés qu'il a dû laisser tomber en entrant dans la salle de sport. Je souris en moi-même : depuis des années que nous ne partageons plus le même appart, il en a un double et j'ai aussi les siennes. Notre façon de veiller l'un sur l'autre, enfin plus lui que moi. Car il lui est plus souvent arrivé de me sortir du coaltar avec des litres de café que l'inverse.

Mais, ce matin, j'imagine sa surprise en entendant mes hurlements de furieux dans la salle de sport. Perso, je ne l'ai pas entendu arriver.

Soudain, je me rends compte qu'il m'observe en silence depuis un moment.

– Jesse, répète-t-il. Est-ce que ça va ?

Je lui souris sans conviction. Un ton inquiet a remplacé sa colère de tout à l'heure.

– Tu as pu voir Willow ?

Entendre ce prénom me fait serrer les poings à nouveau. Je hoche la tête. Aidan pince les lèvres mais ne dit rien. Se saisissant d'un des peignoirs suspendus dans la salle de sport, il le pose sur mes épaules et m'entraîne vers la salle de bains.

– Viens, dit-il d'une voix douce, on va d'abord s'occuper de tes mains.

« D'abord », ça veut dire qu'il y aura un « ensuite » mais sa façon de ne pas m'assaillir immédiatement de questions me fait du bien. Et son calme me rassure. Il me fait asseoir sur le rebord de la baignoire tandis qu'il fouille dans l'armoire à pharmacie.

– Elle est venue ici ? demande-t-il sans se retourner.

– Oui, dis-je d'une voix mal assurée.

Compresse d'une main et désinfectant dans l'autre, il s'installe en face de moi.

– Comment ça s'est passé ?

Je fixe ses yeux bienveillants et son visage soudain grave, où toute trace de reproche a disparu. Puis, je baisse les yeux vers mes mains gonflées, mes jointures de doigts qui bleussent et mes veines qui dessinent de gros torrents furieux sous ma peau.

– Pas du tout comme prévu, soufflé-je. C'est vraiment la merde totale.

– Explique, dit sobrement mon frère en commençant à désinfecter mes plaies.

Alors que l'alcool picote mes chairs, mes yeux se remplissent de larmes et ma colère retombe complètement.

– Je voulais juste lui montrer l'appart, la rassurer, qu'elle se sente bien, en confiance. Je m'étais dit que je lui parlerais de nous, d'avant et que, petit à petit, elle comprendrait. Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

Aidan fronce les sourcils.

– Je n’ai rien calculé. Et elle non plus, je crois, murmuré-je. Je te fais court mais quand on s’est retrouvés tous les deux face à face dans l’ascenseur pour monter ici, je te jure que je me suis dit que ce n’était pas une bonne idée. Puis elle est entrée, elle m’a regardé et j’ai tout oublié de mes bonnes résolutions. Je savais que je ne devais pas craquer, parce que si je la tenais dans mes bras une seconde, je n’aurais plus jamais envie de m’en séparer. Mais c’était plus fort que moi.

Que nous.

Tout en déroulant un long ruban de compresse, Aidan hoche la tête sans m’interrompre.

– Ça s’est fait tout seul.

L’air pensif, Aidan termine de soigner mon index en l’enroulant de gaze.

– On a atterri dans ma chambre et c’était... extraordinaire, dis-je tristement.

Avec une petite moue compréhensive, Aidan me sourit.

– Alors, lui parler de nous... c’était compliqué, j’avais peur de tout gâcher. Je voulais juste la sentir tout entière contre moi, ne pas l’inquiéter, ne pas la ramener au passé, et puis, je n’avais pas la tête à ça, m’excusé-je presque. Je pensais trouver le bon timing ce matin, ou plus tard, mais elle s’est levée avant. Quand je suis arrivé, elle avait trouvé une photo de nous.

– Putain Jesse, je croyais que... ne peut s’empêcher de sursauter Aidan en laissant échapper son rouleau de gaze.

Il se reprend aussitôt en ramassant ses pansements.

– Mais, à ce moment-là, tu lui as expliqué alors ?

Je secoue la tête.

– Je voulais l’aider, je voulais juste ne pas la brusquer. On avait une seconde chance, je voulais tellement que ça marche et qu’on puisse repartir, autrement, mais tous les deux. Et c’était si dingue, si fragile qu’il me semblait que si on remuait le passé, si on faisait ressortir tout ça, tout pouvait s’écrouler à nouveau.

– Et elle a compris ? demande doucement Aidan.

Je baisse les yeux.

– Je reconnais que ce n’était pas facile, dit Aidan pour m’encourager à poursuivre.

– En réalité, je ne lui ai rien dit et j’ai tout fait foirer. Et au final, je l’ai perdue une deuxième fois. Maintenant, elle ne répond pas, elle a disparu, je ne sais même pas où elle est. Et elle m’en veut à mort.

- Ça doit être très dur pour elle. Tout ce qu'elle voit, c'est que tu lui as menti.
- Je ne voulais pas lui mentir.

Blessé d'entendre formuler ce qui n'est hélas que la vérité, je me redresse nerveusement. En me souriant avec affection, Aidan tapote mes mains bandées.

- Elle ne peut pas deviner si tu ne lui dis pas.
- Je voulais juste la préserver. Nous préserver, répété-je à voix basse.
- Ça se comprend, compatit Aidan.

– C'était tellement dément de la retrouver par hasard. C'était une chance incroyable. Peut-être qu'au fond, en retardant le moment de lui parler, je voulais prolonger ce moment, y croire encore un peu, comme on croit à un truc magique, quand on sait que c'est impossible mais qu'on le fait quand même. Et j'ai merdé. Mais c'était peut-être de la trouille. Ou de la lâcheté.

- On s'en fout de ce que c'était, dit Aidan. L'important, c'est ce que tu vas faire maintenant.

– Je ne peux plus rien faire, soupiré-je. Tout est fichu. C'est exactement comme il y a cinq ans, quand j'aurais donné ma vie pour elle mais que tout ce que je faisais ne faisait qu'empirer les choses. Je me sens aussi impuissant, aussi inutile et encore plus dévasté. C'est foutu.

- Je ne suis pas d'accord, dit alors mon frère.

- Tu as raison, c'est pas foutu, c'est mort, dis-je dans une tentative d'humour lugubre.

– Non, c'est différent aujourd'hui, Jesse, parce que cette fois, tu peux faire quelque chose, dit Aidan avec son optimisme habituel.

C'est vrai que quand on voit comment j'ai géré à merveille jusque-là !

Mais retenant mon irritation contre la Terre entière, je me tais, me contentant de fixer mes doigts enturbannés.

– Tu peux lui parler, lui expliquer ce que tu viens de me dire, que tu ne voulais pas lui mentir mais que tu avais peur de la perdre une deuxième fois.

Je m'apprête à répliquer un peu sèchement que ça ne servira à rien mais il me devance.

- Et tu sais ce qui est différent ? C'est que cette fois, tout dépend de toi.

Son ton assuré et son air si sûr de lui me surprennent et me font soudain entrevoir un peu de lumière au bout du tunnel.

– OK, tu aurais dû lui parler dès le début et lui dire que tu la connaissais. Donc tu as merdé, c'est évident, continue-t-il. Mais la chance, elle est toujours là : c'est Willow qui réapparaît, c'est complètement incroyable et ça vaut le coup de tout tenter. Et comme c'est toi qui as fait une connerie, maintenant c'est à toi de la réparer !

Un peu soufflé par son discours rentre-dedans, je le dévisage. Il me sourit d'un air content de lui qui m'amuse presque mais surtout qui me redonne de l'espoir. Je peux réparer.

– Super, merci Aidan. C’est hyper cool de se sentir aussi soutenu par son grand frère ! plaisanté-je un peu ragaillardi.

Il m’adresse un clin d’œil en rangeant les produits dans l’armoire à pharmacie. Puis il jette un regard sur son portable dont l’alarme sonne.

– Oups, mais un grand frère qui va être en retard à l’hosto s’il ne file pas tout de suite dans un taxi. Je suis venu à pied par le parc, m’explique-t-il comme je fronce les sourcils.

– Je t’accompagne, dis-je en me relevant.

Tel Superman explosant les boutons de son costume pour s’envoler direction « sauver le monde », je repousse le peignoir de mes épaules et retire mon tee-shirt humide. Aidan sourit mais, sans qu’il n’en laisse rien paraître, je le sens soulagé de me voir reprendre le dessus.

– Attends juste que j’enfile un jean et des chaussures, dis-je en filant vers ma chambre.

– Et un tee-shirt, s’il te plaît ! Sinon, ça va encore être l’émeute devant l’hosto avec toutes les infirmières et les patientes réclamant un selfie avec Jesse Halstead torse poil !

J’éclate de rire. Sa bonne humeur l’emporte sur les derniers nuages qui restaient.

Une fois au volant de mon bolide rouge, je souris sous le soleil et me force à rouler raisonnablement alors que, regonflé à bloc, j’ai envie de foncer. Je suis prêt à bouffer un lion, deux zèbres et toute la savane. Et à expliquer à Willow tout ce que je ne lui ai pas dit.

Y’a plus qu’à la trouver. Et je la trouverai.

Quand je le dépose juste devant la porte des urgences en faisant vrombir le moteur pour le faire enrager, Aidan soupire en riant.

– Bonjour l’arrivée discrète. Pour info, c’est un accès réservé aux urgences ici.

J’agite mes deux mains bandées en signe d’excuse et m’apprête à repartir en trombe. Comme pour appuyer ses dires, une ambulance tous feux clignotants se gare en fanfare à côté de nous. Immédiatement concerné, Aidan se précipite. Même s’il n’est pas en tenue et que son service n’a pas encore commencé, il agit déjà en professionnel. Attendri et admiratif, je le suis des yeux en remettant le contact.

Quand l’arrière de l’ambulance s’ouvre, Nathan en descend, un peu voûté, l’air hagard. Surpris, j’écrase le volant entre mes doigts bandés. Aidan blêmit un quart de seconde tandis que l’ambulancier sort ensuite le brancard sur lequel un corps repose, inerte, recouvert d’une couverture orange. Affolé, j’arrache presque la portière.

– Non ! m’entends-je hurler en bondissant sur le trottoir.

Mais Aidan, immédiatement penché sur le brancard, m’adresse un regard rassurant où je lis : ce

n'est pas elle.

– Oh putain...

Un peu gêné de me sentir sourire de soulagement, j'essaie de comprendre et de mesurer la gravité de la situation.

– Que s'est-il passé ?

L'air complètement perdu, Nathan ne m'a pas vu. Il pose sa main sur l'épaule du corps allongé : on dirait qu'il s'y accroche pour ne pas tomber. Je l'entends dire à Aidan qu'il s'agit d'une des jeunes de l'asso.

Au moment où je m'avance vers lui, un taxi se range à côté de l'ambulance. Je suis le regard du grand roux vers la portière qui s'ouvre. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Willow ?

3. Sombre vengeance

Willow

Une demi-heure plus tôt.

Mes jambes avancent toutes seules depuis des heures. Quand le taxi m'a déposée à Williamsburg, j'ai erré avec Dobby dans les rues où tout Brooklyn se promène le dimanche. J'ai fui la foule, j'avais besoin d'être seule. Sans réfléchir, mes pas m'ont amenée le long des berges d'où je fixe à présent le Brooklyn Bridge.

J'ai beau le regarder, je ne me souviens de rien.

Je soupire en suivant Dobby des yeux et je souris quand il commence à bondir autour d'un arbre où un écureuil gris le nargue. À force de ressasser les événements de ce matin, de cette nuit et de tout ce qui a précédé, un étrange calme a remplacé ma colère et ma déception. La migraine s'est estompée et j'ai réussi à repousser mes angoisses.

Le spectacle des vedettes jaunes se croisant sur l'East River, le toit des hangars argentés sous le soleil, les immeubles bruns, les jardinets qui prennent des couleurs d'automne m'ont sans doute aidée à retrouver un peu de sérénité et de distance avec ce début de journée plutôt déstabilisant.

Immobile, j'observe à présent le New York de carte postale qui miroite de l'autre côté : un décor fascinant, une illusion parfois trompeuse, une image de rêve qui masque des réalités plus sombres, des situations dramatiques et des vies bouleversées.

Des êtres fragilisés qui ont besoin d'aide pour se reconstruire et vivre.

Je regarde du côté de Central Park, là où le Shelter emménagera bientôt. Je ne sais pas encore comment, mais je vais tout faire pour que l'asso puisse s'installer comme prévu dans la maison de ma grand-mère. Même si je dois trimer au centuple et cumuler trois boulots pour rembourser Monty Morgans jusqu'à la fin de mes jours.

Mais, malgré moi, en observant les tours au loin, je pense à Jesse. Mon cœur se serre. Je ne suis plus furieuse, mais terriblement déçue et triste : j'ai cru en lui, je lui ai fait confiance et il m'a menti. Pourquoi ?

Parce que c'est un menteur et sans doute un lâche.

En tout cas, certainement un mec sur lequel je ne dois pas compter. Il fait l'amour divinement, mais ça ne peut pas suffire. Toute son attitude montre qu'il n'est pas très responsable. Ni fiable.

Car quel que soit le passé, aussi inconnu soit-il, quels que soient les sentiments ou les événements qui nous ont liés, il aurait dû me dire la vérité.

L'idée que je ne sais rien de ces années-là, qu'il aurait pu m'aider mais ne l'a pas fait, fait remonter mon envie de pleurer. Aussitôt, les questions reviennent, lancinantes et sans réponse : qui était-il, étions-nous très proches, pourquoi n'était-il pas dans ma vie après l'accident, a-t-il cherché à me revoir, est-ce que Maméléna le connaissait, sommes-nous restés ensemble, étais-je amoureuse et lui... m'aimait-il ?

En fait, je lui en veux de m'avoir connue et de ne m'avoir pas parlé de celle que j'étais. Et cela me rend triste. C'est le seul qui aurait pu le faire.

Aurait dû le faire.

Pourtant, peut-être aurais-je dû m'y attendre : c'est une rock star, un mec autocentré, qui ne pense qu'à lui, qui ne vit que pour sa musique, dans une autre dimension.

Et qui n'est pas la mienne, même si nos chemins se sont croisés deux fois.

Dont une dont je ne me souviens pas.

Mes larmes tentent à nouveau une percée mais je les repousse, je ne vais pas me laisser abattre. Ma vie m'appartient et même si mon passé se dérobe, je dois aller de l'avant. M'investir dans ce qui est essentiel dans mon existence : mon travail, mes amis, mon engagement, le Shelter. Je ne dois pas penser qu'à moi. Alors oui, ce trou dans ma mémoire est complètement flippant, mais l'avenir proche de l'association est suffisamment préoccupant pour que je n'encombre pas mon cerveau avec des questions sans fin. Un jour, j'aurai peut-être des réponses et ce jour-là, si Jesse Halstead traîne dans le coin, on verra ce qu'il a à me dire. S'il en est capable et si j'ai encore envie de l'entendre à ce moment-là.

Car aujourd'hui, une chose est sûre : j'ai besoin de certitudes, d'un entourage solide, stable et honnête. Aussi, je dois faire confiance aux bonnes personnes, à celles qui me veulent du bien, à celles avec lesquelles je partage les mêmes valeurs : la droiture, l'envie d'aider les autres et la sincérité. Je dois aller de l'avant et profiter de ce qui est bien. Et le ciel bleu devant moi ne peut que m'y encourager !

Même s'il me rappelle la couleur si troublante des yeux de Jesse Halstead...

Mon téléphone qui sonne coupe net toute nostalgie et attendrissement inutiles.

– Comment ça va Nathan ? réponds-je gaiement en me demandant soudain pourquoi, même si nous avons souvent des horaires extensibles au week-end, mon boss m'appelle un dimanche.

– Il y a eu un problème avec Lindsay, me répond-il d'une voix blanche. Je suis dans l'ambulance avec elle, on file à l'hôpital, Emma est restée au Shelter avec les jeunes.

– Elle est malade ? Qu'est-ce qu'elle a ? demandé-je sans comprendre.

Tout en échafaudant mille options, je me rassure en me disant que si elle est dans l'ambulance, elle est en sécurité.

– Les types des urgences disent que c'est sans doute une overdose.

– Quoi ? Mais jamais Lindsay n'aurait...

– On ne sait pas encore ce qui s'est passé, me coupe Nathan dont je sens qu'il essaie de prendre sur lui pour ne pas m'alerter. J'ai demandé à Emma de voir si elle trouvait quelque chose dans la chambre de Lindsay ou ailleurs dans la maison.

À l'inquiétude que je ressens s'ajoute aussitôt du dégoût et de la colère contre tous les dealers de la Terre, et en particulier contre celui qui, comme par hasard, est sorti de prison hier et ne porte pas le Shelter dans son cœur.

– Beauty est sûrement derrière ça, murmuré-je en serrant les poings.

– Je ne veux même pas l'imaginer pour le moment mais je te jure que s'il a un rapport quelconque avec ça... répond Nathan d'une voix sifflante sans finir sa phrase.

Je lui arrache les yeux, les doigts et les couilles et je les lui fais bouffer jusqu'à l'overdose ! pensé-je en cherchant Dobby des yeux.

Nerveuse, je le siffle. Comprenant qu'il y a urgence, le chiot obéit immédiatement.

– J'arrive, dis-je à Nathan en attachant la laisse autour du cou de Dobby.

Avant de raccrocher, Nathan me donne l'adresse de l'hôpital vers lequel ils se dirigent. Ils y seront dans quinze minutes. Moi aussi.

Même si je dois courir jusque-là. Je fulmine contre Beauty qui, je ne sais comment, a pu se mettre en contact avec Lindsay tout en me demandant comment il a pu l'entraîner dans ses sales trafics et la faire consommer ses merdes, car Lindsay est bien la dernière des ados qui voudrait toucher à la drogue de son plein gré. Ce qui pour moi est une preuve supplémentaire de la culpabilité de ce sale type que je maudis tout en courant au bord de l'avenue le bras levé pour héler un taxi.

Quand une Ford jaune s'arrête, j'ai malgré tout un gros moment de solitude. Car monter en tant que passagère dans une voiture est pour moi une épreuve redoutable : entre saut à l'élastique sans élastique et séjour dans les cales du *Titanic* au moment où il coule à pic. Donc, en général, j'évite et je me débrouille avec le métro, le bus, le vélo ou mes pieds pour ne pas avoir à monter dans ces engins à quatre roues qui me terrorisent.

Même le logo d'Uber sur un téléphone me donne des sueurs froides.

Et si ce matin, je n'étais pas en état de réfléchir à ce que je faisais quand j'ai fui de chez Jesse, deux fois dans une même journée, c'est déjà bien plus que mon seuil de tolérance annuel.

D'ailleurs, en ce moment, alors que j'hésite sur le trottoir, tous mes signaux d'alerte sont

enclenchés : mains moites, cœur en salsa, dents qui claquent et ventre en nœuds marins, mais sans broncher, raide comme un robot et me forçant à penser à Lindsay et à Nathan qui sont en route de leur côté, je m'installe sur la banquette. L'habitacle clos, les vitres fumées et l'odeur de cuir me donnent aussitôt envie de vomir mais je reste stoïque, malgré mon envie de sauter hors de l'habitacle et de partir en courant. Rassemblant mon courage, je susurre au chauffeur d'une voix d'outre-tombe :

– Mount Sinai Hospital, foncez, c'est urgent.

Je me force à penser à Lindsay et à me répéter qu'elle a besoin de moi, la Willow solide et rassurante, pas d'une chiffie molle en panique.

Alors, je m'accroche à la poignée d'une main, à ma ceinture de l'autre et je ferme les yeux. Je respire et je prie pour que la téléportation existe en cet instant. Hélas, au bout de trente secondes, je suis en nage, je tremble des pieds à la tête et je suis obligée d'ouvrir la fenêtre pour ne pas m'évanouir. Le chauffeur me jette un regard inquiet, j'essaie de lui sourire, mais le rictus terrifié que je produis, les grosses gouttes qui ruissellent sur mon front et mes yeux en soucoupe volante ne doivent pas être explicites. Le seul bénéfice de ma tentative pour le rassurer sur mon état est qu'il accélère, imaginant que je suis la personne à hospitaliser d'urgence.

Luttant contre la crise d'angoisse que je sens gagner du terrain, je m'oblige à réciter un poème de Whitman que je connais par cœur. Au bout de trois fois où je perds le fil, recommence et ne sais plus quelle langue je parle, la voiture ralentit. Tétanisée, je rouvre les yeux, priant pour que nous soyons arrivés.

Miracle, j'y suis. Pile à temps.

Car devant l'hôpital, juste à côté d'une voiture rouge vif, une ambulance est garée, gyrophare et feux clignotants projetant une lumière orangée surnaturelle. Reconnaisable à ses cheveux roux, Nathan est debout à côté du brancard. La forêt de boucles noires de Lindsay émerge de sous la couverture. Je reste figée.

Puis mes réflexes mis sur pause durant le trajet se réveillent. Jetant un billet au chauffeur, je bondis hors de la voiture, Dobby sur mes talons. Ma panique a disparu, remplacée par le sentiment que je peux faire quelque chose, au moins en étant présente aux côtés de Nathan pour gérer tout ça.

Plusieurs personnes s'activent autour du brancard. Soudain, je m'immobilise en reconnaissant le grand blond à cheveux rasés qui tient le poignet de l'ado : Aidan ? Il bosse dans cet hôpital ? Sans m'arrêter à la coïncidence et étonnamment rassurée de le voir là, je m'avance pour les rejoindre mais mon regard est attiré par la longue silhouette qui surgit en trombe de la voiture rouge.

– Jesse ? murmuré-je, surprise.

Malgré moi, mon cœur s'emballe et mon poulx s'accélère. Troublée, je reporte aussitôt mon attention vers le brancard, mais j'ai le temps d'apercevoir le visage inquiet de Jesse et ses yeux bleus posés sur moi. Tout en me demandant pourquoi il est là, je me force à ne regarder que Nathan, de plus

en plus pâle et tendu, puis Lindsay, inerte.

– Elle va s’en sortir ? demandé-je avec inquiétude.

Levant les yeux vers moi, Aidan hoche la tête puis lance un rapide regard en direction de son frère. Sans me tourner vers lui, je sais que Jesse s’est avancé tout près de moi. Curieusement, sa présence m’intrigue plus qu’elle ne me met en colère. Elle pourrait même me rassurer s’il ne s’était pas passé ce qui s’est passé.

Ce qui m’agace aussitôt que je m’en rends compte.

– Où était-elle ? Quand l’as-tu trouvée ? Était-elle déjà inconsciente ? A-t-elle mangé, bu, parlé, vomi depuis ? demande Aidan à Nathan en prenant le pouls de Lindsay.

– Emma l’a trouvée dans sa chambre sur le sol, en train de convulser. On a appelé tout de suite le 911, explique Nathan.

– Bon réflexe, l’encourage Aidan tout en vérifiant les réflexes de l’ado. Est-ce qu’elle prend de l’ecstasy régulièrement ?

– Certainement pas, crié-je presque.

Sans répondre, Aidan semble enregistrer l’info mais le coup d’œil que lui jette l’ambulancier me fait froid dans le dos. Jesse se rapproche de moi, comme s’il voulait intervenir. Irritée et choquée qu’on ne me croit pas, je m’écarte brusquement en lui adressant un regard glacial, destiné à le figer sur place.

– Elle ne se drogue pas, insisté-je.

– OK, répond Aidan d’une voix douce en me regardant. Est-ce qu’elle prend des médicaments ? Est-ce qu’elle a des allergies, des traitements, des antécédents médicaux ?

Nathan et moi secouons la tête négativement. Rivé à moi, le regard de Jesse me décontenance et je m’efforce de ne pas me tourner vers lui.

– On y va, dit Aidan à l’ambulancier.

Nathan commence à s’élancer derrière lui.

– On va s’en occuper, lui dit Aidan en posant la main sur son épaule. Attends là, je reviendrai te donner des nouvelles.

Son attitude est calme et rassurante.

– Vous avez fait ce qu’il fallait. Elle est en sécurité maintenant.

Voyant Nathan pâlir en imaginant comme moi ce qui aurait pu arriver, je passe mon bras sous le sien. Ensemble, nous suivons Aidan des yeux. En l’entendant expliquer aux infirmiers venus à sa rencontre « perte de connaissance, pouls faible, pâleur inhabituelle, pupilles dilatées, rythme

cardiaque stable », je croise les doigts très fort.

Accrochés l'un à l'autre, Nathan et moi fixons le rideau de plastique « réservé au personnel » derrière lequel les infirmiers disparaissent en emportant Lindsay. Avec un soupir, je me serre contre mon boss et ami tout en cherchant Dobby. Assis à mes pieds, le chiot observe lui aussi l'entrée des urgences. En observant autour de moi, je rencontre les yeux de Jesse, à nouveau posés sur moi et je sens qu'il essaie de capter mon regard. Peut-être même qu'il a envie de me parler. Mais avec ce qui arrive maintenant, ce n'est pas le moment.

Et c'est clairement trop tard.

Aussi, l'ignorant volontairement, je me détourne, entraînant Nathan vers la salle d'attente. Dobby nous précède et, après avoir fait un petit tour sur lui-même, se roule en boule sous les fauteuils.

- C'est quoi cette histoire de drogue ?
- Je ne comprends pas, soupire Nathan.
- Tu sais comme moi que jamais Lindsay ne toucherait à ça.

Nathan opine : Lindsay vient d'une famille de camés, mère sous crack, père abusif et violent, qui la battaient dès qu'ils étaient en manque, donc pas le genre à croire aux pilules du bonheur. D'ailleurs, il est impossible de lui faire avaler ne serait-ce qu'une aspirine !

– Il doit y avoir une explication, dis-je en pensant une nouvelle fois à Beauty. Elle n'a pas pu prendre ça de son plein gré.

Sans répondre, Nathan appelle Emma. Après l'avoir rassurée, il met en haut-parleur et j'entends la voix tendue de notre amie expliquer :

- On a tout vérifié ici, rien dans la chambre de Lindsay, ni ailleurs. Les ados sont très inquiets, ils ont accepté sans problème qu'on fouille partout. Ils se sentent hyperconcernés, certains ont même tenu à nous montrer leurs derniers échanges de SMS avec Lindsay. Pour eux, elle ne se drogue pas et elle était comme d'habitude.
- Pour nous aussi, dit Nathan.

Tandis que je pense avec tendresse à ces ados si soucieux de préserver leur intimité et prêts aujourd'hui à laisser voir leurs secrets pour sauver leur copine, mon regard balaie la salle d'attente. Près des distributeurs de café, Jesse, mains dans les poches, marche de long en large, l'air préoccupé. Je sursaute, à la fois intriguée, étonnée et un peu nerveuse. Que fait-il encore là ? En apercevant son oreillette, je réalise qu'il est au téléphone.

Et que ce qu'il fait ne me concerne pas.

- Quelqu'un a dû lui en faire prendre d'une façon ou d'une autre, suggère Emma.
- Les bénévoles ? Qui était là hier et aujourd'hui ? demandé-je en revenant à la conversation, agacée contre moi-même d'en avoir été détournée par Jesse.

Ce mec est un menteur et un traître, me répété-je, histoire de clouer le bec à mon regard qui semble aimanté par la machine à café et le mec qui se trouve devant.

– On a tout vérifié aussi, même ceux qui ne viennent que très épisodiquement, il n’y a rien. Tout est clean de chez clean, conclut Emma. Aucune piste de ce côté-là.

– Alors c’est Beauty, dis-je avec assurance, consciente que ça tourne un peu à l’obsession.

Mais je ne vois pas d’autre explication à ce qu’une gamine qui ne se drogue pas se retrouve à l’hôpital avec une overdose.

– Il n’est pas entré au Shelter, s’offusque Emma.

Confirmant ses propos, Nathan secoue la tête en soupirant.

– Et s’il l’a vue en dehors ? interrogé-je. Il a très bien pu la suivre, lui raconter n’importe quoi, l’attirer dans un piège, la forcer à aller avec lui, Dieu sait de quoi ce mec est capable pour fourguer ses merdes.

– C’est impossible. Lindsay n’est pas sortie du Shelter depuis deux jours, on est au moins dix à pouvoir en témoigner, tente de rationaliser Nathan en prenant sa tête entre ses mains.

– Il a certainement trouvé un moyen, murmuré-je. C’est lui, j’en suis sûre.

– Beauty est sorti de prison hier, tente de me raisonner Emma.

Sans la voir, j’imagine ses sourcils froncés sur ses yeux noirs et son regard affectueux.

– Ce type déteste le Shelter et veut se venger de nous, dis-je d’une voix tremblante. C’était écrit sur sa figure le jour où il a été condamné et il a eu deux ans pour réfléchir à comment il allait faire.

Frottant ses tempes, mon boss semble réfléchir tandis qu’au bout du fil, Emma se tait.

– Si c’est lui, ce salaud n’a pas perdu de temps, souffle-t-elle au bout d’un moment.

– Mais nous non plus, on n’a pas une minute à perdre ! dis-je en me relevant d’un bond.

Comprenant aussitôt où je veux en venir, Nathan acquiesce avec un petit sourire :

– Il est grand temps qu’on déménage. On fait ça quand ?

Comme si ma voix avait franchi le mur du son pour tomber direct dans son oreillette, Jesse, pourtant toujours en conversation téléphonique, tourne la tête vers nous : il me semble voir tout son corps se contracter de curiosité. Mal à l’aise sous son regard braqué dans ma direction, je tourne la tête vers Nathan. De façon assez solennelle, celui-ci se met debout et nous annonce à Emma et moi :

– Après-demain.

Comme je grimace malgré moi devant ce délai de quarante-huit heures, il ajoute avec un sourire :

– Demain si on peut. Mais il faut qu’on s’organise un minimum !

Le visage de Nathan reprend des couleurs, et je me sens toute ragaillardie. Emma doit sentir le même vent combatif souffler au Shelter et sur tout New York car elle dit presque gaiement :

– Les jeunes et moi, on va commencer à faire des cartons. Ça va nous occuper l’esprit en attendant que vous reveniez avec Lindsay !

4. Protection rapprochée

Willow

– Je te rappelle dès qu’on a des nouvelles !

Quand Nathan raccroche, je me laisse retomber sur ma chaise. Rassurée par notre proche déménagement, je voudrais maintenant que les choses soient faites. Mais je voudrais surtout que Lindsay soit tirée d’affaire. Fixant le rideau de bandes plastiques qui interdit l’entrée au public, j’ai envie de courir la retrouver pour lui dire : « Accroche-toi, dans deux jours, on est dans la nouvelle maison et tu ne peux pas louper ça. » Surprenant mon regard perdu, Nathan pose une main affectueuse sur mon genou.

– Elle va s’en sortir.

Nous restons immobiles un moment, chacun dans nos pensées et nos espoirs. Alors que je tente de comprendre comment Beauty a pu faire pour approcher Lindsay, mon regard dérive vers Jesse, en train de renfoncer son téléphone dans sa poche : je remarque alors ses doigts couverts de pansements. Étonnée, je l’observe mais détourne les yeux dès que nos regards se croisent.

Un peu troublée mais aussi agacée par la petite pointe d’inquiétude que je devine sous ma curiosité pour ses bandages, je soupire.

– Crois-tu qu’on va réussir à tout déménager en deux jours ? demandé-je à Nathan, histoire de me reconcentrer sur l’essentiel.

Optimiste, mon boss hoche la tête. Mais quand Jesse se trouve soudain debout devant nous, je m’en veux de me demander : est-ce qu’il a eu un accident ? Est-ce que ça va l’empêcher de jouer ?

Ce n’est pas mon problème ! me sermonné-je une nouvelle fois.

Ses doigts bandés ne passent pas inaperçus : Nathan fronce les sourcils en les voyant mais, avant qu’il ne pose les questions que je me refuse de formuler à voix haute, Jesse dit :

– Deux équipes de sécurité vont arriver sur place d’ici une heure max.

Tendue, je me redresse brusquement contre le dossier de la chaise pour le dévisager. Vu son air assuré, ça sent le plan je-me-mêle-de-ce-qui-ne-me-regarde-pas... Il soutient mon regard inquisiteur sans ciller. Je me sens bouillonner jusqu’à la racine des cheveux.

– Sur place ? souligné-je d’une voix glaciale. Tu veux dire où exactement ?

L'air tout à fait tranquille, il prend son temps avant de répondre, ce qui m'agace prodigieusement. Son regard couleur de ciel passe sur le visage stupéfait de Nathan, avant de revenir sur le mien, cramoisi. Retenant la colère que je sens monter, je me raccroche désespérément à ce petit truc infime et illusoire que l'on appelle « bénéfice du doute » mais qui, dans son cas, semble l'option la plus invraisemblable qu'on puisse imaginer.

Car ce type n'a aucun doute : décidé, inébranlable et catégorique, il respire la certitude.

– Une au Shelter actuel, une autre à Park Avenue, finit-il par dire en plantant son regard dans le mien.

Hors de moi, je bondis de ma chaise. Rien que sa façon de répondre sans éprouver une seconde le besoin de se justifier montre à quel point son action lui semble une évidence devant laquelle nous n'avons qu'à nous incliner.

Aussi, toute ma sollicitude d'il y a quelques instants pour les blessures de ses doigts retombe comme un soufflé. Je n'ai qu'une envie, l'écraser, le mettre en pièces, lui faire remballer son sourire charmeur, ses équipes, sa sécurité, son assurance et cette espèce d'arrogance que lui donne la certitude de son statut de star et de pouvoir obtenir ce qu'il veut quand ça lui plaît.

Mais ça ne marche pas avec moi. Je sais qui tu es, Jesse Halstead : un menteur...

Immobile, il me fixe avec un sourire vaguement satisfait sur les lèvres. Son aplomb m'insupporte.

– Quelqu'un t'a demandé quelque chose ? craché-je.

Au passage, je jette un regard vers Nathan, histoire d'être sûre que mon boss n'a pas organisé cette histoire de sécurité en demandant son aide à Jesse – non mais putain pas à Jesse... – mais les yeux arrondis de Nathan et ses deux mains écartées en signe d'incompréhension me donnent tout de suite une réponse.

Jesse balaie mon interrogation d'une petite moue, qui veut clairement dire « je ne vois pas où est le problème », ce qui me laisse bouche bée et poings serrés.

– Ce sont des pros. Je les ai engagés pour veiller sur l'asso, les jeunes, toute l'équipe et surveiller toute activité suspecte autour de vos locaux, dit-il posément.

Je rêve ? Et puis quoi encore ?

Le fait qu'il s'immisce sans se poser de questions – et sans nous en poser – dans la vie du Shelter m'exaspère au plus haut point. Mais en plus de cette ingérence dans mon boulot, cet air tranquille de « c'est moi qui décide et pas autrement » que j'ai déjà vu sur son visage me met en rage. Je le toise avec mépris, retenant à grand-peine mes envies de me jeter sur lui, lui coller une baffe et le foutre dehors à coups de pied.

– C’est vraiment très aimable, soufflé-je, incapable de maîtriser le ton sarcastique de ma voix. Mais leur mission, justifiée ou pas, et leur efficacité, quand bien même ils seraient les meilleurs du monde, je m’en contrefiche. Le problème, c’est toi, Jesse. Pour qui tu te prends ?

Un éclat métallique passe dans son regard. Son visage resté jusque-là imperturbable se transforme : ses narines se pincent, ses mâchoires se serrent et ses yeux me foudroient. Il est vexé ? Mais je m’en moque.

– De quel droit tu te mêles de ce qui ne te concerne pas ? Qu’est-ce qui te permet de décider à la place des autres, à notre place ? continué-je en me souvenant vaguement que Nathan est à côté de moi.

Je suis tellement en colère que j’en oublie l’hôpital, Nathan, Dobby et les gens dans la salle d’attente. Même Lindsay disparaît de mon esprit en cet instant... Il n’y a plus que Jesse et moi dans cette pièce et j’en fais une affaire personnelle. Car finalement, c’est aussi de cela dont il s’agit, et c’est aussi pour cette raison que son attitude de Monsieur le Grand-Seigneur-Sauveteur-Justicier du Shelter m’insupporte alors que je sais pertinemment qu’il n’est pas un mec fiable.

S’il avait été honnête et sincère, j’aurais peut-être pu lui faire confiance, écouter ses arguments et accepter... Mais désormais, je refuse tout ce qui vient de lui.

– Sur ce sujet comme sur les autres, tu n’as pas ton mot à dire ! D’ailleurs, tu ne devrais même pas être là !

En réponse, ses yeux me lancent des éclairs et je sens qu’il se retient de hurler à son tour. Fixant son corps et son visage crispés, je me sens à nouveau furieuse et blessée en repensant à ces explications que j’étais en droit d’attendre et qu’il n’a pas voulu me donner.

– C’est du bon sens. Le Shelter a besoin de protection... finit-il par dire d’un ton sec.

Je lève les yeux au ciel, en me retenant d’aboyer : « En quoi ça te regarde ? »

– ... et tu fais partie de l’équipe du Shelter, ajoute-t-il d’une voix cassée.

– En effet mais, à ma connaissance, tu es le dernier au monde que ça regarde. C’est MA vie et je ne t’autorise pas à t’en mêler.

J’essaie de me maîtriser, de rester froide et distante en lui adressant en conclusion un regard dédaigneux. En retour, le sien, acéré comme du métal, me transperce jusqu’au cœur. Ses pupilles rétrécies semblent deux billes granitiques, bien décidées à broyer toute volonté contraire à la sienne.

Mais je ne me laisserai pas faire.

– Pour moi, tu es déjà un traître mais si tu ne retires pas immédiatement tes putains d’équipes de sécurité, tu seras en plus un fichu connard qui...

Son visage se déforme presque quand sa bouche s'ouvre, tordue par un rictus de colère.

– Écoute Willow, tu penses ce que tu veux. Tu me hais si ça t'arrange. Mais je ne changerai pas d'avis. Tu as failli mourir une fois devant moi, alors que tu sois d'accord ou pas, cette fois, je te protégerai.

Me glaçant jusqu'à la moelle, son ton impératif me fige tout autant que ses propos aux intonations vaguement menaçantes. Nathan me lance un regard interrogatif tandis que je me mets à frissonner, grésillante de colère. Je reste stoïque mais une pique d'angoisse réussit à se fichir dans mon cœur : de quoi veut-il parler ?

– Son état est stabilisé, elle est sortie d'affaire.

Revenant brutalement à ce qui nous réunit ici, je tourne la tête vers celui qui vient de parler, si troublée que je peine à reconnaître Aidan dans sa tenue bleue d'infirmier. Je retrouve mes esprits en voyant Nathan envoyer immédiatement un SMS à Emma.

– Elle est consciente ? demandé-je à Aidan en évitant de regarder du côté de Jesse.

– Oui, et elle va bien, juste encore un peu groggy. Il n'y a aucune lésion de ses fonctions cérébrales, précise-t-il en devançant ma question suivante.

Nathan et moi nous adressons un regard soulagé avant de le bombarder de questions.

– On sait ce qui a provoqué ça ? Comment ça a pu arriver ? Que dit-elle ?

– Les analyses toxicologiques confirment qu'elle a ingéré une très forte dose d'ecstasy...

– Mais Lindsay ne se drogue pas ! s'exclame Nathan. On a dû la forcer...

Je frémis en pensant à ces pilules glissées dans les verres et que l'on surnomme les pilules de l'amour... Pourvu que personne n'ait fait ça pour profiter d'elle et la... Je n'ose même pas formuler le mot : elle a à peine 15 ans ! À côté de moi, Nathan se crispe comme s'il pensait à la même chose au même moment. Aidan hoche la tête en nous regardant tour à tour.

– Elle n'a subi aucune violence physique, nous rassure-t-il.

Je soupire de soulagement.

– Elle se souvient de quelque chose ? demande Jesse d'une voix douce.

Surprise qu'il intervienne de nouveau après la petite conversation musclée qu'on vient d'avoir, je lui jette un coup d'œil irrité, mais l'inquiétude que je vois sur son visage coupe court à mon agacement : il semble vraiment concerné. Et, malgré moi, le voir se préoccuper comme nous de cette ado me touche.

– On lui a fait raconter tout ce qu'elle avait fait ce matin, répond Aidan. Elle s'est souvenue qu'à un moment, elle a mangé des bonbons qui étaient dans la cuisine et qu'elle a été étonnée parce qu'il

n'y en a jamais...

– On fait très attention à leur alimentation, murmure Nathan.

– Un peu après, dans sa chambre, elle s'est sentie « bizarre », continue Aidan en nous fixant tour à tour. Elle a pensé qu'elle avait de la fièvre : elle s'est recouchée, mais elle a raconté que les murs de sa chambre tanguaient, qu'elle avait hyperchaud, soif et que tout ce qu'elle touchait lui semblait étrange et énorme. Elle se sentait très mal, comme dans un cauchemar. Puis tous ses muscles ont commencé à tressauter. Elle a paniqué et a sans doute perdu connaissance à ce moment-là. Heureusement que vous l'avez trouvée !

Tout en écoutant ce récit, mille choses se bousculent dans ma tête : son angoisse, sa peur, ce qui se serait passé si on ne l'avait pas trouvée à temps, comment elle va vivre ça après, comment lui redonner confiance...

– Je rappelle tout de suite Emma pour qu'elle trouve ces saloperies de bonbons s'il en reste, dit Nathan avec pragmatisme.

– Mais comment ont-ils pu se trouver là ? réfléchis-je à voix haute en reprenant mes esprits.

– Est-ce que quelqu'un aurait pu les laisser traîner par erreur ? demande Aidan.

– Dans une maison où habitent des jeunes, c'est tordu, ne peut s'empêcher d'intervenir Jesse.

Je le fusille du regard mais hélas, sur le fond, je suis d'accord. Car à nouveau, un seul nom de coupable me vient à l'esprit.

– C'est tellement dégueulasse, malsain et pourri que ça ne peut être que Beauty ! dis-je à Nathan, les dents serrées.

Aidan et Jesse nous interrogent du regard.

– C'est un dealer contre lequel on a témoigné et qui vient de sortir de prison, leur explique Nathan. On pense qu'il veut se venger.

Jesse me lance un regard appuyé, où il me semble deviner que notre hypothèse ne fait que renforcer sa volonté de faire protéger le Shelter. Un peu mal à l'aise, je détourne les yeux.

– Il n'y a qu'une chose à faire maintenant, prévenir les flics ! Et qu'ils le recollent direct en prison.

Cherchant dans mes derniers appels reçus, j'appuie sur le numéro de téléphone du bureau de l'inspecteur Walligan. Jesse se rapproche de moi, je ne bouge pas, mais quand nos regards se croisent, j'y lis à nouveau cette détermination qui m'a irritée tout à l'heure et que je partage à fond : il faut agir pour protéger le Shelter.

Sauf que c'est à moi de m'en occuper.

Hélas, je tombe sur un autre inspecteur, peu disposé à m'envoyer la brigade des stup pour de vagues bonbons qu'on n'est même pas certain de trouver sur place. Quand j'évoque Beauty et son

évidente culpabilité, il soupire et m'assure d'une voix lasse qu'ils vont vérifier.

– Je vais faire passer la brigade de quartier, finit-il par concéder face à mon insistance.

– Il a l'air si peu concerné que j'ai peu d'espoir, dis-je en raccrochant, très énervée.

Jesse me lance un nouveau regard, à la fois impliqué et solidaire. Comme s'il me disait : « Je suis là, moi. » Ce qui, quelque part, me fait chaud au cœur même si je m'en défends.

Tout en sondant son regard bleu profond, je m'étonne alors de n'y voir aucun sentiment de triomphe, aucun sarcasme du genre « j'avais raison », mais au contraire une évidente inquiétude à l'idée que ce qu'il a mis en place ne suffise pas à protéger le Shelter. Et il y a tant d'intensité dans ses yeux que je m'interroge : pourrait-il être sincère ?

Le bipper d'Aidan émet une petite vibration sèche comme un raclement de gorge.

– Il faut que je vous laisse, dit ce dernier en regardant son appareil. On va certainement garder Lindsay en surveillance quelques jours, il y a encore des analyses à faire.

– Est-ce qu'on peut la voir ? demande Nathan en se dirigeant déjà vers l'intérieur de l'hôpital.

Je me colle à lui, prête à lui emboîter le pas pour aller moi aussi vérifier de visu qu'elle va bien. Car même si j'ai toute confiance en Aidan, en la médecine et en les soins qui sont apportés à Lindsay, j'ai envie de la serrer dans mes bras pour lui dire qu'on l'aime et qu'elle nous manque déjà.

– C'est impossible, dit Aidan d'une voix douce mais ferme.

Fixant son visage souriant, je retrouve cette même assurance que chez son frère. Non loin de lui, le regard bleu de Jesse que j'évite me renvoie le même éclat inflexible.

Une marque de famille...

– On ne restera pas longtemps, reprend Nathan.

La sécheresse inattendue de son ton me surprend.

– Elle a besoin de calme et de repos, elle est encore trop faible pour avoir des visiteurs, lui explique Aidan en enfonçant ses poings dans ses poches.

Un peu fatiguée par toutes ces émotions, je suis prête à me ranger aux avis des professionnels et à la laisser se reposer mais, à côté de moi, Nathan explose sans préavis. La tension et la frustration crispent son visage quand il se tourne vers Aidan, l'air menaçant.

– Écoute Aidan, on n'est pas juste des « visiteurs », on est là pour elle, je l'ai accompagnée ici et je te demande juste de la voir quelques minutes.

– Je comprends, mais elle est encore fragile et a besoin de récupérer.

Furieux, Nathan se plante devant lui.

– Mais non, tu ne comprends rien, c’est évident, s’énervait-il. Je me demande même pourquoi je continue à te parler !

– Nathan, murmuré-je en lui attrapant le bras, mal à l’aise et déstabilisée par son agressivité.

Au même moment, je surprends le regard de Jesse vers Aidan et son déplacement de quelques pas pour se retrouver à côté de son frère.

J’ai l’impression de rejouer une scène déjà vue...

– C’est dingue d’être aussi buté ! gronde Nathan.

– Décidément, je crois qu’on va avoir du mal à s’entendre, lui répond Aidan d’un ton glacial. Et pour le moment, tu devrais plutôt aller te détendre et te reposer, parce que ce dont Lindsay va avoir le plus besoin quand elle va sortir, c’est d’un mec calme, responsable et au top de sa forme, et pas d’un pitbull prêt à mordre tout ce qui bouge pour se défouler !

Aussitôt calmé par ces paroles, Nathan baisse les yeux. Ses joues cramoisies se creusent à un rythme régulier et, le connaissant, j’imagine sa colère et son malaise : il déteste l’impulsivité, les crises et tout débordement. Et je devine qu’à cet instant, aussi furieux que vexé d’être rappelé à l’ordre par Aidan, il s’en veut d’avoir été pris en flagrant délit d’incapacité à gérer ses émotions. Haussant les épaules, il continue à ruminer sur place tandis que je me sens vaseuse et fatiguée, comme si toute la tension qui me fait tenir droite depuis ce matin menaçait de lâcher d’un moment à l’autre. Sans desserrer les lèvres, Nathan tapote ma main en m’adressant un regard tendu où je lis qu’il préfère être seul puis il s’éloigne vers la sortie, le visage fermé.

Aidan le suit des yeux avant de donner une brève accolade à Jesse.

– À plus tard, Willow, me dit-il en s’éloignant vers les urgences.

Incapable de savoir quoi faire, me laisser tomber sur une chaise, suivre Nathan dehors ou attendre ici, je regarde autour de moi, sentant que je peux à tout moment m’effondrer en pleurant ou en tapant du pied.

Jesse est toujours debout près de moi, ce qui n’arrange rien à mon trouble et réveille légèrement ma contrariété.

– Où est Dobby ? lui demandé-je.

Je m’en veux aussitôt de lui adresser la parole. Car il me sourit en m’indiquant le chiot roulé en boule sous une chaise et dormant d’un sommeil de plomb. Je l’envie d’être si tranquille alors que je bous de sentiments contradictoires, colère, peur, frustration, inquiétude, soulagement, nervosité, impatience, tension auxquels se superpose un soudain épuisement qui me tombe dessus comme un manteau de nuit noire.

Mais comme Jesse continue à me fixer, il me semble qu’il attend quelque chose.

Que je le remercie ?

Cette pensée m'agace légèrement mais je dois être correcte. Si lui ne l'est pas et a agi sans me demander mon avis, je dois me montrer irréprochable. Et même si ça m'a mise en colère, même si je déteste qu'on se mêle de mes affaires, je dois reconnaître que sa volonté de protéger le Shelter partait d'un bon sentiment. Et qu'il avait raison sur un point : nous ne sommes pas en sécurité au Shelter.

– Merci quand même, dis-je alors en levant mes yeux vers lui.

Bouche bée, il me fixe, déconcerté, cherchant visiblement à comprendre si je suis ironique ou pas. Épuisée, je n'ajoute rien. Aussi, il se contente de hocher la tête d'un air entendu.

5. La mélodie du chagrin

Jesse

« Pas de quoi », « je t'en prie » ou « tout le plaisir est pour moi » ?

Aucune de ces formules rituelles ne me paraît adaptée à la situation. Mais j'avoue que ces remerciements inattendus m'ont surpris. Et quelque part touché.

Est-ce qu'elle pourrait me pardonner ?

Sans un mot, je continue à la fixer, sondant son visage pour essayer de comprendre ce qui se passe dans sa tête. Mais je ne vois que son visage tendu, ses yeux assombris de fatigue et ses lèvres qui tremblent. Bref, une fille épuisée, les larmes aux yeux, qui menace de s'écrouler, qui voudrait ne rien laisser paraître.

Et qui a clairement besoin de rentrer chez elle.

– Je vais te déposer à ton appartement, dis-je en retenant mon envie de passer mon bras autour de sa taille.

En fait, je voudrais la soulever de terre, la prendre dans mes bras, sa tête reposant d'un côté et ses jambes de l'autre, sentir le poids de son corps contre le mien. Lui dire que tout ira bien et qu'elle peut compter sur moi.

Une vieille image d'un livre d'enfants où le prince charmant emporte sa princesse évanouie me vient à l'esprit.

Mais je fais bien de retenir mes ardeurs princières car sa première réaction est hostile, anéantissant tout attendrissement potentiel par un regard furieux, des yeux en lance-flammes et un menton pointé en avant.

– C'est bon, merci. Je n'ai pas besoin de toi.

Ça a le mérite d'être clair.

Sans la quitter des yeux, je lui souris en m'efforçant de paraître le mec le plus conciliant du monde. Et le moins catégorique, pourtant à cet instant je me bouffe la langue pour ne pas lui dire que pas plus que sur la question de sa sécurité et de celle du Shelter, elle n'a le choix.

Car, dans cet état de tension et de fatigue, elle est clairement incapable de rentrer seule chez elle : son corps tremble sans qu'elle puisse le retenir, ses joues sont livides et elle mordille sa lèvre

inférieure avec une nervosité qui me fait presque mal.

Qu'elle le veuille ou non, je ne la laisserai pas.

Battant soudain des paupières, elle semble vaciller, se reprend puis commence à s'éloigner.

– Je voudrais te parler, dis-je pour la retenir.

Secouant la tête, elle se tourne lentement vers moi et soupire. Je préfère penser que c'est de fatigue et non de mépris. Dans son regard lourd, je sens qu'elle voudrait tourner les talons, quitter cette salle d'attente. Mais qu'elle n'en a pas la force.

À la simple pensée de la matinée qu'elle vient de vivre, je frémis pour elle. Et ça renforce ma détermination à l'aider, même si pour cela, je dois me faire un peu violence. Les mots d'Aidan résonnent dans ma tête : « Tu peux réparer. »

– Je vais t'expliquer. Et je te promets que tu auras des réponses aux questions que tu te poses.

À ces mots, son regard vert scrute le mien, comme si elle voulait tester ma sincérité.

– Allez, viens, je te raccompagne, ajouté-je doucement en ouvrant la main.

Malgré l'envie qui me démange d'attraper ses doigts et de les serrer dans les miens, je prends soin de ne pas l'effleurer. Hésitante, elle me jette un regard mauvais auquel je réponds par un sourire calme et posé. Elle baisse les yeux vers Dobby qui s'est remis debout et, l'air endormi, vient se frotter contre mes jambes.

Ce chien est mon meilleur allié.

Sans un mot, elle finit par opiner. Quand elle lève son visage vers moi, ses yeux sont deux boules vertes où je lis clairement : « T'as intérêt à tenir ta promesse. » Je hoche la tête.

Ce n'est pas mon genre de me dégonfler.

Quand je m'installe au volant et boucle ma ceinture, je vérifie rapidement la sienne en lui jetant un regard. Sa tension est si énorme que j'ai l'impression d'avoir un réacteur nucléaire assis à côté de moi. Un peu inquiet, je l'observe plus attentivement.

Figée et raide, sanglée par la ceinture qui lui barre le corps, elle se tient droite, le dos à peine posé sur le dossier. Une main accrochée à la portière, l'autre au cou de Dobby, elle regarde droit devant elle. Son front est couvert de sueur, ses dents serrées et elle respire bruyamment. Même si elle reste immobile, la panique transpire de ses plus imperceptibles battements de cils. Elle est littéralement tétanisée de peur, ce qui me broie le cœur.

Alors, cinq ans après, monter sur le siège passager d'une voiture est encore un supplice pour elle.

Comme beaucoup de choses de cette époque que j'ai enfouies sous le tapis « souvenirs difficiles », j'avais refusé d'y penser jusque-là.

Après lui avoir jeté un nouveau regard, je démarre le plus doucement possible en m'efforçant de ne pas faire vrombir le moteur, un vrai défi quand on a plus de 400 chevaux sous le capot.

Mais pour elle, je ferais tout.

Même tenter la téléportation en comprimé si on me disait que ça existait. Au minimum, je voudrais que ma voiture soit sur coussins d'air pour qu'elle ne sente pas les cahots de la route. À chaque dos-d'âne avant les passages cloutés, je maudis le prochain trou dans le bitume. Rêvant d'un miracle qui aplanisse la route devant nous, je roule au ralenti, sensible à chaque signal sur son visage ou son corps. C'est comme si j'avais sur moi des milliers de capteurs qui, à la moindre crispation de Willow, me faisaient lever le pied de l'accélérateur. Et si on met des heures pour arriver jusqu'à Spanish Harlem, je m'en fous.

Jamais je n'ai roulé aussi prudemment, Aidan serait fier de moi !, me dis-je pour essayer de me détendre dans cette atmosphère tendue à l'extrême.

Car, contractée de la tête aux pieds, Willow ne dit pas un mot. À chaque feu rouge, je me tourne pour m'assurer qu'elle va bien mais son regard reste braqué droit devant elle. Je ne vois que son profil, fermé, tendu et douloureux.

Pas une seule fois tout le long du trajet, son regard ne croise le mien. Pourtant, Dieu sait ce que je lui envoie comme coups d'œil insistants et messages télépathiques. Et malgré mon envie de lui parler et de l'entendre, je me tais, ne voulant pas rajouter une couche sur son malaise évident.

Quand je me gare au pied de son immeuble, je repère juste devant un des types de la sécurité qui a déjà travaillé pour moi sur un show. Inclinant légèrement la tête, je lui fais un petit signe. Rien ne change dans son attitude, mais je sais qu'il m'a vu. Ces types sont des pros. Mais Willow aperçoit elle aussi mon geste, comprend tout de suite et, tournant la tête brusquement vers moi pour la première fois depuis que nous avons quitté l'hôpital, elle me jette un regard furibond.

Sans me démonter, je la fixe à mon tour, l'air surpris de celui qui ne voit pas pourquoi elle est en pétard et j'y ajoute un sourire rassurant de ma composition dont le message est « on est arrivé ». Exaspérée, elle écrase Dobby contre elle tout en s'excitant sur la boucle de la ceinture qui lui résiste. Sa colère réactivée remplit instantanément tout l'habitacle. Je sens qu'elle voudrait m'arracher les yeux. Mais je reste imperturbable.

Après m'avoir lancé un regard contenant l'équivalent d'un chargement de missiles, elle sort d'un bond et claque la portière. Au cas où j'aurais un doute, elle n'a pas encore digéré l'histoire de l'équipe de sécurité !

Je suis désolé, Willow, que ça te plaise ou pas, je te protégerai.

– C’est prêt !

Si Aidan me voyait m’impatier, mon torchon à la main et mon plat fumant de l’autre, il se foutrait bien de moi, moi qui ne fréquente ma cuisine que par accident, qui suis connu de tous les livreurs de bouffe de Manhattan et qui, les rares fois où j’ai voulu me faire à manger, n’ai réussi qu’à déclencher le détecteur de fumée et à foutre en l’air la casserole...

Mais dans cette cuisine qui n’est pas la mienne, dans cet appartement que j’ai observé avec curiosité le temps que Willow se douche, je me sens un peu différent. Comme si j’avais voulu remonter le temps et avais atterri sur une autre planète, armé d’un torchon et d’une louche...

– C’est très troublant, soufflé-je en la voyant sortir de la salle de bains vêtue d’un peignoir vert d’eau, ses cheveux blonds relevés en chignon sur le crâne.

Elle marche lentement, comme si elle avait été rouée de coups, et cela me désole de ne rien pouvoir faire. Alors que je ferais n’importe quoi pour elle. Donc, ce soir, je lui ai fait des pâtes, ma seule spécialité culinaire avec les pancakes au beurre de cacahuète.

Sans un mot, elle se laisse tomber sur le canapé. Je note avec plaisir que son visage a repris des couleurs et qu’elle semble moins stressée. Pourtant, même si elle a accepté que je monte avec elle dans son appartement et, après mille négociations préalables, lui prépare à manger, elle évite toujours mon regard, ce qui ne rend pas la situation très confortable pour un tête-à-tête. Un peu mal à l’aise, je note avec plaisir l’ébauche de sourire qui apparaît sur ses lèvres quand elle aperçoit le plat de pâtes dont la quantité pourrait nourrir deux équipes de baseball.

À la première bouchée, elle lève les yeux vers moi, surprise.

– Des pâtes à la carbonara au cumin ? Ce sont mes préférées.

Son regard vert, aussi interrogatif que soudain troublé, ne semble plus en colère, mais intrigué.

– Je sais, réponds-je d’une voix douce sans la quitter des yeux.

Tournant sa fourchette dans son assiette, elle fronce les sourcils.

– Il va falloir que tu m’expliques ce que tu sais d’autre, Jesse.

Son ton est sec, un peu froid, comme si elle se mettait en position défensive. Il me semble même la voir reculer sur le canapé.

A-t-elle peur de moi ou de ce que je vais lui apprendre ? Comment la rassurer ?

En observant sa main crispée sur la fourchette, je sais que seuls mes mots pourront donner une couleur et une forme à ce passé qu’elle ignore et qu’un jour, peut-être aujourd’hui, ils pourront

remplacer une partie de cette angoisse dont elle ne m'a rien dit. Mais qui est si présente que j'ai l'impression qu'on est trois dans la pièce : Willow, moi, et cette masse sombre d'angoisse et d'inconnu que je voudrais pouvoir foutre à la porte.

Un peu crispé sur mon fauteuil, je ne peux quitter Willow des yeux même si elle évite manifestement de croiser mon regard. « Je veux t'aider », devrais-je dire, mais elle s'en fout, tout ce qu'elle veut, c'est que je lui raconte. Alors même si je crains de ne pas trouver les mots justes, de raviver en elle des souvenirs douloureux et de lui faire du mal sans le vouloir, je me lance avec l'impression de sauter dans le vide.

En croisant les doigts pour ne pas l'y emmener avec moi.

Masquant mon émotion sous un air cool et tranquille, je commence par notre première rencontre au Conservatory Garden. Tout le long de mon récit, je l'observe, guettant ses réactions.

– Je t'ai extorqué un café contre une séance de pose ! tenté-je en conclusion pour la faire sourire.

Elle reste penchée sur son assiette, tournant lentement ses pâtes sans en avaler une seule.

Super ! essayé-je de rigoler en moi-même.

Mais j'avoue que j'ai la gorge nouée moi aussi. Pourtant, sans hésiter, je poursuis avec l'élément qui a fait que cette putain de journée est partie en vrille.

– La photo que tu as trouvée à la maison est la première que nous avons faite de nous deux.

Je marque une petite pause, espérant une réaction. Mais elle ne bronche pas. Je me racle la gorge avant de continuer.

– C'était sur le Brooklyn Bridge, un dimanche comme aujourd'hui. Ça faisait plusieurs mois qu'on sortait ensemble.

Sans lever les yeux, elle continue à malmener ses pâtes avec sa fourchette. Ne pas voir son regard me fait franchement transpirer. Que peut-elle penser ?

– Tu disais qu'on n'avait aucune photo de nous deux, alors je t'ai proposé de demander au premier mec qui passerait devant nous en chantant de nous photographier. Tu m'as dit que ça n'arriverait jamais, que personne ne chante en marchant, mais moi je joue en dansant, t'ai-je dit. Et on a ri comme des dingues parce que le premier à chantonner était un vieux bonhomme à moitié dingue qui ne parlait pas un mot d'anglais. Une fois qu'il a compris ce qu'on lui voulait, il a mis des heures à cadrer puis à trouver le bouton, et nous, on se marrait, on attendait et comme on était serrés l'un contre l'autre...

– On s'est embrassés, me coupe-t-elle d'une voix étrange.

Inquiet, je me demande si elle est à nouveau en colère.

Je ferais peut-être mieux de la fermer. Ou au minimum, de ne pas la noyer dans les détails.

– Il faisait très beau ce jour-là, souligne-t-elle.

Son regard passe sur moi, mystérieux, sombre et presque dur, ce qui me fait hésiter sur son état d'esprit. Mais quand il se met à flotter et à devenir un peu hagard, je suis carrément tendu : en fait, elle est complètement paumée, ce qui ne me rassure pas.

Et si évoquer ce passé oublié était encore dangereux pour elle ?

– Notre baiser a duré très longtemps, murmure-t-elle ensuite sur un ton étrange, comme si elle était étonnée de s'entendre dire ça.

Bouche bée, je me force à ne pas crier. *Quoi ? Tu t'en souviens ?*

– Si longtemps que le Polonais s'est remis à chanter et qu'on a éclaté de rire ! dis-je doucement, espérant qu'elle finisse maintenant l'histoire à ma place.

Mais hochant la tête, elle baisse à nouveau les yeux vers son assiette. Un silence s'installe. Un peu déçu malgré tout, je soupire en réalisant qu'elle essayait juste d'imaginer la scène que je lui ai racontée.

Pourtant, je ne peux empêcher mon cerveau de se mettre en branle.

Et si je pouvais vraiment faire remonter ses souvenirs ? Si ce miracle auquel on m'a interdit de croire pouvait se produire ? Si l'incroyable était en train d'arriver ?

Comme elle reste silencieuse, je reprends, la bouche sèche.

– À ce moment-là, je vivais avec Aidan dans une chambre de Chinatown où il n'y avait même pas de fenêtre. C'est pour ça que je jouais le plus souvent dehors, c'est comme ça aussi que je gagnais ma vie. Je n'avais pas un rond alors je jouais dans le métro, dans les parcs, devant les restos, les églises, les temples. Autrement dit, je faisais un peu la manche.

Son regard passe sur moi, entre étonnement et compassion. Je m'efforce de sourire d'un air détendu.

– Et oui, je n'ai pas toujours été star ! Quand on s'est connus, tu étais encore au lycée et moi je venais d'être accepté dans une école de musique et après deux ans de galère et de petits boulots, j'avais enfin une bourse, donc ça devenait un peu plus simple pour vivre. Mon école était à Brooklyn.

– C'est là qu'on se rendait le jour de la photo ?

Sa voix est très basse, presque rocailleuse. J'acquiesce.

– On allait voir une coloc où j'ai emménagé ensuite avec Aidan.

Repoussant son assiette, elle pose lentement son dos sur le dossier du canapé. Je reste un moment silencieux tandis qu'elle ferme les yeux.

– C'était où ? dit-elle.

– C'était du côté de Brownsville, un appart sombre, vue sur un parking, avec un chauffage qui claquait toute la nuit et une mini-salle de bains pour cinq. L'été, on crevait de chaud, mais on pouvait aller à la plage. Le soir, on se calait sur le toit pour avoir un peu de fraîcheur et souvent, c'est là que je répétais. Avec Aidan, vous étiez mes meilleurs fans.

Je surveille son visage qui se crispe soudain, comme zébré d'une grande balafre. Sourcils froncés, elle se met à masser ses tempes. Ce geste que je l'ai si souvent vue faire en grimaçant de douleur me serre le cœur, il me rappelle l'accident, l'hôpital, tout ce qui a fait que nos vies se sont séparées.

Je voudrais m'approcher, la prendre contre moi, lui dire combien je suis désolé, mais je m'agrippe à mon siège pour ne pas bouger. Je sais que je ne dois pas la brusquer.

– Je revois... plein de monde, un concert, murmure-t-elle soudain en plissant le front. Des bougies sur des plateaux entiers de cupcakes...

Ma gorge s'étrangle d'émotion et de joie.

Alors elle se souvient vraiment ?

– C'était l'anniversaire d'Aidan, ajoute-t-elle si bas que je crois avoir rêvé.

Sursautant, je me lève brusquement fou de joie, prêt à la prendre dans mes bras, à danser et à sauter avec elle, et je voudrais la serrer si fort que tous ses souvenirs s'envolent de la cage où ils sont enfermés.

Mais je me fige aussitôt en apercevant son visage livide. À présent très inquiet, je me souviens des médecins et de leurs prédictions sinistres : « Trop d'émotions risquent de provoquer une crise et de la bloquer. Voire de provoquer une régression et une perte de mémoire encore plus terrible que la première. »

Mais en même temps, je suis rempli d'espoir : est-ce que sa mémoire pourrait revenir complètement ? Et aussitôt, je me demande : est-ce que ce qui revient aussi brusquement ne va pas s'effacer aussitôt ? Va-t-elle supporter cet afflux soudain de souvenirs ?

Partagé entre mille émotions, je scrute ses yeux clos, ses joues qui frémissent, ses lèvres qu'elle mord et ses sourcils froncés comme un dormeur qui essaie de se souvenir d'un rêve. Elle gémit faiblement en appuyant sur ses tempes.

Sa souffrance me fait mal parce que je ne peux rien faire et parce que je sais qu'elle seule peut l'affronter de l'intérieur. Alors, tout ce que je peux faire aujourd'hui, c'est raconter, tenir ma promesse, lui donner le max d'infos, être près d'elle et espérer qu'à un moment, elle aura envie que

je la prenne dans mes bras. Et jusque-là, je dois serrer les dents.

Mais putain, que c'est difficile !

Quand les ondes se calment enfin sur son visage, je me rassieds. Comme s'il sentait lui aussi qu'elle a besoin de réconfort, Dobby saute sur le canapé et se love délicatement sur elle. Je l'envie presque, surtout quand ses doigts le caressent machinalement.

– Continue, demande-t-elle d'une voix sans timbre.

– À cette époque, Aidan travaillait dans une fabrique de cupcakes. Et le jour de son anniversaire, tous leurs frigos sont tombés en panne alors il est rentré avec des tas de gâteaux qui allaient périmer. On a invité nos potes et les voisins et on a fait une méga fête sur le toit. J'ai joué toute la nuit et on a dansé.

Elle hoche la tête, son visage est creusé et de longs cernes noirs soulignent ses yeux. J'enrage de ne pouvoir l'enlacer, lui dire que je suis avec elle, que je serai toujours là maintenant. Mais il me semble que si je bouge d'un millimètre, cela risque de bloquer sa mémoire. Alors je reste figé, les fesses rivées au fauteuil et j'essaie d'imaginer les questions qu'elle doit se poser à propos de nous et de notre vie d'alors.

– On se voyait dès qu'on pouvait après tes cours ou les miens. Et le soir, on sortait souvent avec Aidan.

Elle ferme les yeux, pressant toujours son crâne entre ses doigts.

– Je revois Aidan avec un bonnet, dit-elle au bout d'un moment d'une voix hésitante. Il y a de la neige partout, et je suis en train de danser avec lui dans la rue. Toi, tu joues en riant devant nous.

– C'est la fois où il t'a appris à danser le madison sur Park Avenue, murmuré-je ému en l'entendant se souvenir de ce soir d'hiver où nous l'avions raccompagnée chez elle sous la neige.

Elle était si belle.

Elle se tait un long moment, comme si elle cherchait à creuser encore plus profond sa mémoire. Je fixe son front soucieux, ses paupières brunes de fatigue, sa poitrine qui se soulève comme si elle était hors d'haleine.

Comment imaginer ce qu'elle ressent en cet instant ?

Quand elle rouvre les yeux, ils ont la couleur d'une forêt sombre sous l'orage, avec vent, tempête et éclairs. Et comme je ne peux la protéger de ce qui s'agite en elle, je reprends :

– On faisait tout ensemble, et tu es même venue pour mon premier tatouage.

Avec un sourire, je tends ma main où la rose des vents s'étale, si familière que j'oublie souvent que je ne suis pas né avec.

– Putain que ça faisait mal ! souris-je en me revoyant en train de serrer les dents pour que Willow ne voie pas les larmes de douleur qui me piquaient les yeux à chaque coup d’aiguille électrique.

Comme si elle apercevait la même image, Willow a un infime sourire qui m’attendrit puis son visage se crispe à nouveau. Je me redresse, inquiet.

– C’était un peu bizarre cet endroit, non ? demande-t-elle d’une voix sourde.

– Complètement glauque, tu veux dire !

Aussi terrifié qu’ému, je scrute son visage en opinant, croisant les doigts et priant pour que les médecins aient eu tort et qu’elle continue à se souvenir. Comme elle lève les yeux vers moi, je lui souris tendrement, heureux et tremblant comme si je la retrouvais après un long voyage.

– Combien de temps est-on restés ensemble ?

– Deux ans, dis-je en la fixant droit dans les yeux. On était très amoureux.

Elle hoche la tête, semble réfléchir à ce que je viens de dire puis me lance un regard étrange.

– Le jour de l’accident, on était ensemble ?

Sa voix ressemble à un souffle glacé. Bouleversé à l’idée d’avoir fait remonter les mauvais souvenirs de ce moment qui me fiche le bourdon rien que d’y repenser, je m’efforce de rester calme et acquiesce, mal à l’aise sous son regard troublé.

– Oui, je conduisais, dis-je en épiaant chaque trait de son visage. Je m’en suis sorti avec de multiples fractures. Mais il faut que tu saches que je n’avais ni bu, ni grillé de feu ni dépassé la vitesse autorisée. Le seul responsable de l’accident était le verglas : le chauffeur du poids lourd n’a rien pu faire...

L’image de l’énorme camion surgissant sur notre droite et dérapant vers nous sur la route gelée m’a hanté un paquet de nuits.

De quoi se souvient-elle exactement ?

– Je ne me souviens pas de tout, dit-elle comme si elle m’avait entendu, juste des flashes de temps en temps. Des images qui arrivent comme des météorites et qui explosent dans ma tête.

Sans la quitter des yeux, je me souviens alors de ce médecin qui avait utilisé cette image des trous noirs qui s’évaporent et finissent par disparaître totalement, emportant avec eux la matière qu’ils avaient emmagasinée et toutes les étoiles autour d’eux. En fixant son visage tendu, je m’accroche à la théorie de certains physiciens qui affirment que l’information contenue dans les trous noirs n’est pas perdue, mais juste devenue inaccessible.

– Pour l’accident, je revois des phares qui foncent sur moi, il y a des crissements, un truc qui hurle... J’ai si peur.

Sa phrase se termine en soupir tandis qu'elle ramène brusquement ses jambes contre elle et croise ses bras autour. Complètement roulée en boule, elle se balance légèrement sur elle-même. Dobby l'observe, aussi inquiet que moi. Désarmé devant sa souffrance et furieux de me sentir inutile, je ne résiste plus. En un quart de seconde, je me retrouve près d'elle et passe la main autour de ses épaules secouées de tremblements.

Tant pis si elle m'en veut.

Sans un mot, je frotte son dos avec douceur, repoussant de toutes mes forces l'écho sinistre du mugissement du poids lourd glissant sur nous pour nous engouffrer une nouvelle fois.

Un son noir, presque violet, avec des reflets rouge sang.

Qui m'a fait faire des cauchemars longtemps. Submergé une nouvelle fois par un sentiment d'injustice et de colère contre le monde entier, je maudis pour la millième fois le hasard pourri qui a mis cette plaque de verglas au milieu de notre vie.

Si seulement nous étions passés à ce carrefour quelques minutes plus tôt ou plus tard...

Nous restons un moment silencieux, puis Willow renifle et me repousse pour me lancer un regard douloureux.

– Alors, après l'accident, moi j'ai perdu la mémoire et je t'ai oublié. Mais toi, tu m'as laissée tomber. Tu m'as même complètement abandonnée, en fait, dit-elle d'un ton agressif.

Je sursaute, bouillant de frustration et de colère, aussi vives et ravageuses qu'il y a cinq ans. Ses yeux brillent de larmes qui m'accusent clairement : pour elle, je suis un lâcheur.

– Je n'ai pas eu le choix, dis-je entre mes dents en repensant à ce que j'ai promis et accepté contre ma volonté.

Je me raidis au souvenir de la douleur qui m'a alors dévasté et de cette sensation d'impuissance, de vide et d'arrachement. Surprise, elle m'observe longuement puis esquisse un sourire entre déception et mépris, qui me met en rogne non pas contre elle mais contre ce qu'elle ne peut pas savoir.

– Je ne t'ai pas laissée parce que je le voulais mais parce que les médecins disaient que j'étais dangereux pour toi, précisé-je en la fixant droit dans les yeux.

Mon ton est plus sec que je ne le voudrais mais le souvenir de la cohorte de blouses blanches me conseillant gentiment de foutre le camp me met encore en rage. Elle ouvre de grands yeux à présent remplis d'incompréhension.

– Comment ça, dangereux ? murmure-t-elle.

J'entends presque une supplique dans sa voix. Luttant pour ne pas la reprendre dans mes bras, je me promets de lui donner toutes les réponses qu'elle attend de moi. Mais, pendant quelques minutes, ma gorge est si serrée que les mots ne sortent plus. Nous restons à quelques centimètres l'un de l'autre, face à face, tandis que je cherche comment tout lui dire sans la bousculer davantage. Pourra-t-elle le supporter ?

Elle me semble si fragile. Et secoué comme je suis, je ne suis pas non plus au top ! me dis-je pour essayer de faire redescendre la pression qui fait battre mon cœur à cent à l'heure.

– C'est difficile pour moi d'en parler, ça a été dur, mais je peux te le faire écouter, finis-je par dire.

Elle hoche la tête, sans tout à fait comprendre où je veux en venir.

– Depuis toujours, je m'exprime mieux en musique, lui expliqué-je.

Cessant de mordre ses lèvres, elle esquisse un minuscule rictus que je prends pour un sourire d'encouragement. Même si je pressens que cela risque de me replonger direct dans cette période de ma vie à laquelle j'évite de penser en temps normal, je tapote nerveusement sur mon portable pour lui faire écouter ce morceau que je n'ai jamais joué en concert ni voulu enregistrer pour aucun album.

Trop intime, trop perso, trop douloureux, vingt-cinq minutes de concentré de chagrin, pur et dur, sorties direct de mes tripes sans passer par la case cerveau et composées en une nuit blanche.

Extrêmement ému à l'idée de réécouter ce morceau que j'avais mis sous cloche depuis cinq ans avec le reste, je passe un bras autour de ses épaules et sans réfléchir, je l'attire à moi. À cet instant, j'ai un besoin vital de la sentir. Et il me semble que si elle est dans mes bras pour entendre ce que la musique raconte de nous, je pourrais aussi mieux la protéger et la consoler.

Contractée, elle résiste d'abord, mais j'insiste en accentuant la pression de mes doigts. Je lui souris tendrement. Alors dans un souffle, presque au ralenti, sa tête se pose sur mon épaule. Ce contact est si doux et si inespéré que j'en souris tout seul en la serrant encore plus fort contre moi.

Quand j'enclenche le morceau, tout son corps se tend. Par réflexe, je la serre encore plus fort.

Le son du violon retentit, sombre et déchirant, parlant de tristesse, de solitude, de désespoir, d'elle et de nous. Elle qui souffrait, elle qui me manquait, nous qui étions séparés, moi qui ne devais plus jamais la voir. Dans ces pizzicati sans fin, dans ce motif en la mineur qui revient comme un refrain lancinant, je disais l'absence et ce vide terrible que j'ai cherché à remplir de musique mais aussi de tous ces mots d'amour que je devais taire parce qu'ils la détruisaient.

Lentement, son corps se détend contre le mien et je ferme les yeux en laissant la musique nous réunir. Quand Willow tremble, je l'agrippe encore plus fort, quand elle s'apaise, je respire, quand je l'entends sangloter, je la berce. Mes lèvres effleurent ses cheveux et son parfum m'envahit, bouquet de mélancolie et d'émotion.

Au bout d'un moment, je m'aperçois que nous sommes debout, serrés l'un contre l'autre, en train de danser lentement sur le tempo mélancolique de cette mélodie composée en ne pensant qu'à elle.

– C'était vraiment le seul moyen que j'avais de te dire que j'étais avec toi.

Sa tête reste posée sur mon épaule mais je la sens frissonner. La sentir si fragile et abandonnée contre moi me bouleverse. Je caresse ses cheveux d'une main et enserre sa taille un peu plus fort.

Que je ne t'oublierai jamais. Que je t'aimais et que je t'aime encore.

Mais mes lèvres sont scellées : j'ai trop peur de la faire fuir si je remue d'autres d'émotions. Quand le morceau se termine, nous continuons à danser en silence puis elle se détache de moi. Ses yeux sont doux quand ils se posent sur moi.

– Raconte-moi ce qui s'est passé à l'hôpital.

6. Émotions en fusion

Willow

Tout en opinant, Jesse m'entraîne vers le canapé où il me fait asseoir à nouveau. Secouée par ses premières confidences, je le regarde s'asseoir à côté de moi. Blottie dans les coussins, je me laisse aller, étonnée de me sentir presque bien et rassurée par sa présence et ses paroles. Et même si elles apportent de la confusion, elles répondent à ce que je voulais : savoir ce qui m'est arrivé. Comprendre qui j'étais.

Et si dans mon esprit, tout est encore confus, partiel, désordonné et en vrac, il me semble que je ne peux qu'écouter, emmagasiner quelque part les images, les mots, les émotions et tenter de surnager dans ce flot intense et perturbant. Aussi, je m'accroche au visage de Jesse, mes yeux rivés aux siens, sondant ce bleu si pur qu'il me semble être le signe que je pourrais lui refaire confiance.

– Après l'accident, commence-t-il d'une voix très douce, je suis venu tous les jours à l'hôpital. Mais à chaque fois que j'essayais de t'aider à te souvenir, tu étais très angoissée. Dès que je te racontais, tu te mettais à pleurer et tu te recroquevillais sur ton lit en tournant le dos. Tu avais tout oublié des deux dernières années, notre histoire, moi, tout ce qui nous liait. J'étais un inconnu pour toi.

Son regard est posé sur moi, surveillant mes réactions à chacun de ses mots. Tout en l'écoutant, je me force à convoquer des images de cet hôpital où je suis restée des mois paraît-il, mais je ne vois rien. Juste le brouillard habituel, un long couloir aveuglant avec des visages penchés sur moi, des murmures et des soins douloureux. Aucun souvenir de la présence de Jesse. Attristée, je repousse le sentiment familier que, malgré tout ce qu'il me raconte, malgré les flashes de souvenirs que j'ai eus, ces années sont à jamais perdues pour moi. Pour ne pas replonger dans la tristesse, je me concentre sur sa voix, grave, mélodieuse et rassurante.

– Plus les jours passaient, plus c'était pire. Je ne savais plus quoi faire. Et les médecins me paraissaient complètement tâtonner. Ça me foutait en rage. Au début, ils ont pensé que je pourrais t'aider, ils m'ont demandé de te raconter ce dont tu ne te souvenais pas, même de l'accident. C'était horrible. Mais au bout de quelques mois de torture, ils m'ont dit que ta perte de mémoire serait probablement irréversible. J'en aurais hurlé, mais j'ai répondu que j'étais là, avec toi et que je t'aiderai à te souvenir.

Quand il avale sa salive avec difficulté, je comprends que le souvenir de ce moment est encore très présent pour lui. Et à vif.

– Après un paquet de palabres, le plus âgé des médecins m'a expliqué, en résumé, qu'à chaque fois que j'apparaissais, ça foutait le bordel dans ta tête et que ma présence te faisait plus de mal que

de bien.

Frottant ses mains sur son jean, Jesse marque une courte pause. Son émotion visible me touche. Sa voix est enrôlée quand il reprend.

– C’était un truc à devenir fou : tu étais ce que j’avais de plus précieux au monde et je te faisais souffrir. Le choix a été vite fait : je devais sortir de ta vie si c’était ce qui pouvait te permettre de vivre. Alors je me suis éloigné.

Un silence suit cette dernière phrase, prononcée très bas, comme si parler doucement pouvait atténuer la violence de cette décision. Très émue, je fixe son profil droit, ses mâchoires contractées et sa gorge qui peine à déglutir. Il prend une longue inspiration.

– Ensuite, je me suis donné à fond dans la musique : je ne faisais que jouer, composer, travailler, danser. Comme je ne dormais plus, je bossais jour et nuit. C’était une question de survie, pas seulement de réussite. Ensuite, les premiers succès sont arrivés et j’ai bossé comme un taré, encore plus dur et finalement, je suis devenu une star, dit-il d’une voix triste. Mais j’avais perdu tout espoir de te revoir.

– Ça a dû être terrible pour toi, murmuré-je, bouleversée d’apprendre la vérité.

Comme il reste songeur, j’observe son visage tendu, mesurant tout à coup sur ses traits tirés l’ampleur du sacrifice auquel il a consenti autrefois pour moi. Découvrir cela aujourd’hui me perturbe et me désole.

Fermant les yeux pour ne pas pleurer, j’essaie à nouveau de faire ressurgir des images de cette période à l’hôpital. Mais c’est fini, rien ne revient. Je ne rencontre que le néant. Un grand vide gris peuplé d’ombres floues et de fantômes dont le visage n’existe pas. Au bout d’un moment, seuls les traits de Maméléna réapparaissent, la première personne dont je me souviens par bribes au cours de ce long séjour au-dessus du vide.

– Mais ma grand-mère, elle te connaissait ? Pourquoi elle ne m’a jamais parlé de toi ?

Tout en formulant les questions, je connais déjà la réponse : parce que c’était pareil. Parce que j’étais toujours amputée de ces deux ans de ma vie et que depuis l’hôpital, rien n’avait changé.

Je repousse la suite de la phrase : « et ne changera jamais ». Il soupire en posant sa main sur ma cuisse. Je frissonne et effleure ses doigts. Nos regards se croisent rapidement.

– C’était terrible pour elle. Après ce qu’ont dit les médecins, on en a parlé plusieurs fois mais il n’y avait pas d’autre choix : ma présence te rendait malade, il fallait que je disparaisse. Et on a pensé que si elle te parlait de moi, ça n’arrangerait rien, au contraire, ça te renverrait à ta perte de mémoire. Et ça ne ferait que te perturber et te faire souffrir. C’était tout ce que je ne voulais pas et elle non plus. Alors, on s’est dit que puisque tu ne te souvenais pas de moi, autant que je n’aie jamais existé...

Son ton est triste mais pas amer, ce qui me touche. Alors, il ne lui en veut pas ?

– Mais elle aurait pu insister pour que tu reviennes me voir, après, plus tard, murmuré-je en levant les yeux vers lui.

– Non, sourit-il tendrement, c'était trop risqué. Et puis à quoi ça aurait servi ? L'essentiel était que tu te remettes. Ta grand-mère voulait te protéger, elle t'aimait et même si elle a fait des erreurs, elle les a faites avec amour et pour ton bien.

Je n'aurais jamais imaginé que ma grand-mère et Jesse puissent s'être connus.

Ni le reste non plus d'ailleurs...

Je reste silencieuse, déstabilisée par tout ce que j'apprends et essayant d'y mettre de l'ordre.

– J'aimais beaucoup ta grand-mère, reprend Jesse d'un ton songeur. C'était une sacrée femme. Courageuse, sensible et indépendante. Elle m'a manqué, elle aussi et quand j'ai appris sa mort, j'ai eu vraiment beaucoup de peine. Et comme il n'était pas possible que je vienne à l'enterrement, je suis allé jouer le concerto pour violon de Mozart sur sa tombe.

Je sursaute, surprise et troublée qu'il soit allé au Calvary Cemetery pour lui rendre hommage avec ce morceau qu'elle adorait.

Nous restons un moment silencieux, perdus dans nos pensées mais réunis par ce passé que je redécouvre en pointillé. Secouée par cet afflux de découvertes insoupçonnées, je le dévisage longuement, comprenant que ce voile sur ma mémoire qu'il vient de lever m'apporte en réalité d'autres doutes, d'autres questionnements et d'autres façons d'appréhender ce qui m'est arrivé.

La vie de tous ceux que j'aimais a été dévastée par cet accident.

Même ceux dont j'avais oublié l'existence.

Comme Jesse continue à m'observer, je pense avec tristesse à ce qu'il a enduré. J'admire son courage, la force qu'il a dû trouver en lui et je comprends pourquoi il s'est tu. Mais c'est si triste que j'ai besoin de l'entendre me dire à nouveau qu'il ne m'avait pas abandonnée.

– Tu pourrais me remettre le morceau ?

Hochant la tête, il s'exécute puis, posant son portable en haut-parleur sur la table basse, il me tend la main.

– Viens, dit-il.

J'hésite quelques instants puis sans résister, moulue de fatigue et de trouble, je me retrouve debout, face à lui, mes mains dans les siennes. Longtemps, nous nous observons dans un lent face-à-face, comme pour nous redécouvrir. Dans son regard intense, j'essaie de retrouver les images de ce que nous avons été l'un pour l'autre.

Quand la musique se met à parler de cet amour perdu à jamais, il me sourit si tendrement que j'en ai les larmes aux yeux. Je fais un pas vers lui tandis qu'au même moment, il pose ses mains sur ma taille. Les yeux dans les yeux, nous tournoyons encore puis nos corps se rapprochent. Alors, lentement, je l'enlace et pose ma tête contre son épaule, les yeux fermés, respirant son parfum si doux, me laissant emporter par la mélodie et par son corps qui me guide avec assurance. Obéissant à une force interne, profonde et irréprouvable, nos corps se collent petit à petit l'un à l'autre, comme si la musique effaçait ce qui les avait séparés.

Quand je rouvre les yeux, son visage est penché vers le mien, si près que je sens son souffle tiède sur ma peau. Je réponds à son sourire en observant ses yeux bleus comme la mer. Quand ils se mettent à pétiller de joie, ça fait des petites vagues dans mon cœur. Alors, lentement, insatiablement, je caresse du regard l'ondulé de ses cheveux, la peau dorée de son front, la ligne brune de ses sourcils, le doré de ses joues, le velours de sa barbe soigneusement mal rasée, le dessin de ses lèvres et sa fossette qui éclaire sa joue comme un soleil.

Comment ai-je pu oublier tout cela ?

Sans le quitter des yeux, j'approche ma bouche de la sienne, je respire son souffle, le laissant entrer en moi, comme si à cet instant il me redonnait vie. Quand nos lèvres s'effleurent, je frémis en me plaquant davantage à lui. Aussitôt ses yeux se remplissent d'une teinte irisée, où je reconnais le désir. Que je sens en même temps s'embraser au creux de mon ventre.

Presque hésitantes, nos bouches se cherchent et se goûtent avant de s'épouser dans un long baiser délicieux.

Notre baiser me paraît durer des années, comme s'il devait compenser tous les moments perdus. À chaque fois que nos lèvres se séparent, je cherche à nouveau sa bouche, incapable d'attendre, voulant retrouver immédiatement son goût si doux, son parfum légèrement épicé et sa saveur unique. Il sourit en répondant à mes baisers, amusé par mon impatience et mon incapacité à me rassasier de lui, mais je sens bien qu'il ressent la même chose, car ses yeux brillent d'une satisfaction évidente dès que nos lèvres se joignent.

C'est tellement intense et presque déconcertant, car j'ai l'impression que chaque nouveau baiser me fait découvrir une part inconnue de moi-même, un pays étranger que lui aurait déjà visité et que je découvrirais avec lui.

Et j'aime ce voyage...

Mes mains enserrant sa nuque, fouillant dans ses cheveux, agrippant son cou. Souriant à demi, il embrasse mes lèvres tout en caressant mes hanches pour atteindre le haut de mes reins. Quand il frôle mes fesses, je me sens vibrer et bascule malgré moi mon bassin contre le sien, où la bosse dure qui tend son jean écrase mon ventre. Sentir son désir si ardent m'excite mais je résiste à la tentation de me fondre à lui immédiatement.

Car il me semble que je dois d'abord le redécouvrir tout entier. Que malgré le désir colossal qui

se déchaîne en moi, j'ai besoin de temps avant de faire l'amour avec lui. C'est tellement étrange de savoir que nous nous connaissions, que nous avons fait l'amour autrefois et que nous nous aimions.

Et de ne pas s'en souvenir.

– Où est ta chambre ? murmure-t-il soudain à mon oreille.

Je souris en indiquant la porte derrière lui, presque déçue qu'il soit si pressé. Mais quand il me soulève cérémonieusement entre ses bras, jambes d'un côté et tête reposant sur son bras de l'autre, avance lentement et me dépose délicatement sur mon lit, je sens que nous sommes dans le même tempo. À la fois impatients de désir mais désireux de nous redécouvrir.

Appuyé sur un coude, il m'observe tout en glissant mes cheveux derrière mon oreille. Ses doigts passent sur ma joue, reviennent sur mon oreille où il joue avec le petit anneau d'or sur mon lobe. Puis il passe sur mon menton, ma joue, ma pommette, remonte le long de mon front et redescend par la crête du nez avant d'atterrir sur ma bouche dont il suit le contour lentement.

– C'est bizarre pour toi aussi ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Il hoche la tête en se penchant sur moi pour m'embrasser. Après un long baiser voluptueux, nos lèvres se séparent. Sans cesser de me regarder, il promène sa main sur mon cou, s'aventurant jusqu'à l'échancrure de mon peignoir.

Je frissonne quand sa main descend sur le tissu et effleure ma poitrine, puis mon ventre, puis mes jambes jusqu'aux genoux. Quand il remonte le long de mes jambes, le bas du vêtement s'écarte au passage de ses doigts. Il survole mon entrejambe et se met à jouer avec le nœud de la ceinture.

Fixant la rose des vents sur le dos de sa main, je retiens mon souffle. Il délace délicatement la boucle pour glisser ses doigts juste entre les deux pans du peignoir. Ses doigts qui se posent sur ma peau me font frémir. En même temps, il se penche sur moi pour embrasser mon menton, mon cou, le creux au milieu des clavicules, le sillon entre mes seins, le creux du plexus solaire. Lentement, ses lèvres tièdes glissent sur mon ventre, embrassent mon nombril, s'arrêtent sur ma cicatrice puis descendent jusqu'à mon pubis.

Frissonnante, je m'efforce de ne pas bouger, savourant la sensation incroyable de ce chemin de baisers sur mon corps. Il le poursuit le long de ma cuisse et de mon mollet pour finir sur mon pied droit dont il embrasse chaque orteil avec dévotion. Quand il remonte sa bouche le long de l'autre jambe, je soupire de plaisir. Arrivé au niveau de mon entrejambe, il effleure à nouveau mon corps de sa bouche tout en repoussant délicatement le peignoir du bout des doigts, ouvrant une bande de chair nue autour de la ligne de ses baisers. Ensuite, il continue à me dénuder lentement. Je soupire de plaisir en me tortillant sur le matelas. Glissant ses paumes sur mon buste, Jesse repousse complètement mon peignoir sur mes épaules. Je frémis. Quand je me retrouve complètement nue, il se redresse sur un coude et me contemple avec un sourire aussi gourmand qu'admiratif.

– Tu as toujours eu les seins les plus canons du monde, murmure-t-il en les englobant sous sa

paume l'un après l'autre.

Excitées par ses caresses et ses regards, leurs pointes se dressent, avides et insatiables. Répondant à ma demande muette, sa bouche chaude les embrasse délicatement puis les happe, me faisant gémir de contentement. Sans cesser ses baisers, sa main court sur mon corps nu, survole mon ventre, s'arrête sur ma cicatrice dont il suit le petit bourrelet de peau avec délicatesse. Quand elle se pose sur mon pubis, je me sens brûler de désir et me cambre en soupirant.

Je saisis Jesse par la ceinture de son jean pour le plaquer contre moi. Ses yeux brillent d'un éclat amusé, il me répond par un baiser passionné. Tandis que nous continuons à nous embrasser, ma main passe sous son tee-shirt. Sa peau douce et tiède me rassasie un instant. Mais je sens que j'ai besoin de le regarder, de le toucher, de le sentir.

Il se laisse déshabiller en souriant. Son torse magnifique apparaît, je l'observe d'abord sans le toucher, caressant du regard ses épaules carrées, ses bras solides, ses mains fines, sa peau ferme, ses pectoraux bombés, ses tatouages. Glissant la main vers son jean où se devine son sexe tendu, j'attrape ensuite sa ceinture que je défais. Son souffle se raccourcit et le silence se remplit de désir brûlant. Je fais glisser son jean et son caleçon vers ses jambes. Puis, allongé près de moi, il est enfin nu. Immobile et concentrée, j'effleure sa peau qui frémit quand je la survole du bout du doigt, suivant le dessin de ses tatouages, allant de la clé de sol qui court comme une comète sur ses côtes et vers son dos, à l'arbre et aux oiseaux sur son pectoral gauche qui s'envolent vers son épaule.

Je ne sais pas comment il était dans le passé, mais aujourd'hui, il est beau comme un dieu.

Il essaie de m'attirer à lui mais je le repousse en souriant. Il ne semble pas surpris.

– Attends, murmuré-je en repoussant le désir qui me donne envie de me jeter sur lui et de le dévorer de baisers.

Une main sous la nuque, il se laisse alors faire, surveillant mon regard qui scrute son corps, cherchant le moindre signe de reconnaissance sur sa chair.

Espère-t-il lui aussi que je retrouve la mémoire de son corps ?

Puis je commence à le caresser, promenant mes doigts sur chaque centimètre carré de peau. À la recherche de sensations oubliées, je ferme les paupières pour mieux ressentir. Mais très vite, j'oublie mon projet, je ne peux plus résister, je rouvre les yeux et je me délecte de le toucher, de le caresser, de le pétrir, de le palper, savourant le grain, la souplesse, la texture, la matière de son corps : une merveille de vallons et de plaines, un paysage incroyablement beau, à peine connu et si familier à la fois, où il me semble curieusement que je ne suis pas sans repère.

Même si je ne reconnais rien de lui.

Tout en suivant le dessin de ses abdominaux magnifiquement découpés, je tourne autour de son sexe fièrement dressé. Quand je l'effleure, il ferme les yeux. Surveillant sur son visage l'effet de mes

caresses, je suis du bout des doigts les lignes, les plis, les tensions, les endroits où la chair est si fine qu'elle palpite, je glisse vers ses testicules, ce qui lui arrache un soupir, puis je l'enveloppe complètement. Sa verge réagit aussitôt, ce qui amplifie le désir qui s'agite en moi. Je me plaque contre son ventre, avec une envie folle d'être unie à lui.

À présent face à face, nous nous enlaçons, ses mains sur mes hanches, les miennes autour de sa nuque comme pour une danse horizontale. Nos peaux se touchent, s'abreuvent l'une de l'autre. Les yeux dans les yeux, nous nous regardons longtemps. Dans son regard indigo, je vois désir, tendresse, passion et une pointe de mélancolie qui m'émeut parce qu'elle répond à celle qui se cache en moi. Il me semble que nous sommes tous les deux tristes de ce passé perdu, mais désireux de nous retrouver, autrement. Et que c'est presque une nouvelle chance. Un nouveau départ.

Le truc qui n'arrive jamais et auquel personne n'aurait pu croire.

Éperdue de désir, bousculée par tout ce que j'ai appris, oublié et retrouvé aujourd'hui, je veux y croire. Alors, tendant mes lèvres vers lui, je l'embrasse, repoussant les mystères du passé et allant vers la lumière qui brille dans ses yeux.

Au bout d'un long baiser, le désir prend tous ses droits. Sa main se pose sur ma hanche et glisse vers mon sexe qui l'accueille, humide et excité. Il sourit tendrement en découvrant cette moiteur révélatrice. Puis ses doigts glissent entre mes jambes, effleurent mes lèvres, agacent mon clitoris avant de pénétrer mes chairs qui frémissent et s'inondent de désir. Sans me quitter des yeux, il me caresse longuement, quittant parfois mon sexe pour se promener sur mon ventre, mes seins, mon cou et ma bouche. Le goût salé de ses doigts m'excite terriblement quand il suit le contour de ma bouche avant de redescendre vers mon intimité. Des ressacs de plaisir commencent à envahir le bas de mon ventre.

Fermant à demi les yeux, j'agrippe son côté pour le tirer à moi. Il résiste en souriant et continue à me caresser : le plaisir monte, immense et irradiant. Sentant la puissance de la jouissance à venir, mon corps s'arc-boute, cherchant à nouveau à se coller à celui de Jesse. Il se penche sur moi pour m'embrasser, je cherche sa bouche avidement et quand nos lèvres se trouvent, l'orgasme se produit, doux et intense, subtil et profond, comme une marée venue de l'intérieur de moi.

Alors que les spasmes continuent à se propager dans mon sexe, je me sens bouillonner d'envie de fusion. J'agrippe les hanches de Jesse et le tire vers moi. Il s'exécute avec un sourire et nous nous retrouvons ventre contre ventre, yeux dans les yeux, unis par un même désir ardent. Soupirant de plaisir, j'apprécie de sentir son corps sur le mien, lourd, délicieux et tendu d'impatience. Sans le quitter des yeux, j'écarte les jambes pour laisser son bas-ventre se placer entre mes cuisses et appuie les mains sur ses fesses pour mieux le sentir contre moi.

Tandis que nos bouches s'épousent, je glisse une main sous son ventre. Soulevant son bassin légèrement, Jesse laisse échapper un râle rauque quand je saisis son membre, le caresse puis le pose à l'orée de mon sexe palpitant. Alors, lentement, je me caresse avec le bout de sa verge de plus en plus tendue sous mes doigts. Très vite, une ondée de plaisir me submerge et, comme je ralentis mon

mouvement, presque surprise par le plaisir qui remonte aussi vivement, Jesse attrape mon poignet et accompagne ma main. Son sourire et ses yeux qui s'illuminent de désir font monter mon excitation à un niveau incroyable et je jouis une deuxième fois en poussant un cri rauque, tout en cambrant les reins vers lui à chaque secousse.

À son souffle raccourci et ses yeux noyés de désir, je sens qu'il lutte pour ne pas me pénétrer à cet instant.

- Je meurs d'envie de toi, confirme-t-il.
- Dans le tiroir, souris-je en indiquant d'un sourire le petit meuble à côté de mon lit.

Tendant le bras, il attrape un préservatif et l'enfile sur son sexe tendu. Puis, d'un coup de reins, il s'enfonce à l'intérieur de moi. Le souffle presque coupé, je lui souris, laissant la sensation délicieuse de cette union si intime se répandre en moi.

Jesse se met alors à aller et venir entre mes jambes, alternant les rythmes et les cadences. Soudain très lent, me laissant pantelante, puis rapide et profond, presque violent, poussant de longs râles graves de satisfaction. Agrippée à ses épaules, je noue mes jambes autour de son bassin et me laisse emporter par son tempo.

Il me semble que nous gravissons ensemble le chemin du plaisir, courant vers le point culminant, nous reposant ensemble, haletant, cavalant, tressautant et vibrant, ruisselant et hors d'haleine, impatients mais attendant parfois que l'autre nous rejoigne, unis par une même tension et une même impatience. Quand nos corps basculent et roulent l'un sur l'autre, je me retrouve au-dessus de lui.

Passant une jambe de chaque côté de son corps, je le chevauche et me remplis de son sexe. Nos yeux ne se quittent pas, nos bouches se cherchent, nos mains s'étreignent et nos corps tremblent. Une même fébrilité nous réunit, tous les deux partagés entre l'envie de jouir immédiatement et de faire durer ce moment de grâce au maximum.

Soudain, l'orgasme gronde à nouveau, suscitant une multitude de picotements, de sensations d'effervescence, de douces brûlures et de tension intense. Haletante, je cambre les reins et, basculant la tête en arrière, je m'enfonce encore plus profondément sur le sexe dressé de Jesse. Ses mains agrippent mes seins tandis que je m'arrime à ses cuisses. Arc-boutée sur lui, tendue comme une corde d'arc, je commence à sentir les premiers spasmes de jouissance en l'entendant chuchoter.

- Comme tu m'as manqué, Willow...

Cette évocation d'un « nous deux » qui a existé, cette voix grave qui me semble si familière, ces accents enroués de plaisir que je voudrais entendre toujours et ce sourire presque sauvage me rendent folle. Alors, comme dans un feu d'artifice, tout mon sexe s'embrase, se met à frémir, tressaute, se contracte et explose tandis que Jesse me rejoint dans la jouissance, secoué de plaisir.

Quand les derniers petits frémissements de plaisir s'éteignent, Jesse prend ma main et plongeant ses yeux dans les miens, dépose un baiser dans ma paume avant de m'attirer vers lui pour

m'embrasser tendrement. Nos corps moites et encore brûlants se serrent à nouveau, unis à présent par la fatigue et l'envie de se reposer ensemble. La tête posée sur son épaule, j'observe un moment son visage paisible, ses paupières qui se ferment et son souffle qui ralentit.

Quand le sommeil me gagne à mon tour, je me sens bien. Mes angoisses familières semblent disparues, remplacées par du bien-être et une sensation apaisante d'être en accord avec moi-même.

Peut-être qu'en réalité, même si mes souvenirs conscients sont perdus, mon corps se souvient de ce qui a existé dans le passé entre Jesse et moi. Comme si des traces avaient été laissées dans ma chair.

Une sorte de tatouage à l'intérieur de moi.

7. Équipe de choc

Willow

Un jappement retentit, aussitôt suivi d'un éclat de rire. Encore ensommeillée, je tâtonne de la main à la recherche du corps de Jesse pour me blottir contre lui et continuer mon rêve peuplé d'abolements et de rires joyeux. Mais mes doigts ne rencontrent que la couette fraîche et un oreiller vide : le cœur serré d'un zeste d'inquiétude, j'ouvre aussitôt les yeux. Un nouvel éclat de rire suivi d'une cavalcade me rassurent. Aussi, je me renfonce sous la couette, soulagée en comprenant que Jesse est avec Dobby dans le salon. Tout en rêvassant, j'attrape son tee-shirt abandonné sur le sol et enfouis mon nez dedans. Son parfum boisé m'enveloppe, voluptueux et caressant, souvenir d'une nuit délicieuse. Après l'avoir enfilé, sans un bruit, j'entrouvre la porte de la chambre.

Un corps à demi nu, une masse de cheveux bruns en désordre et une boule de poils ocre, noirs et blancs, forment une mêlée insolite sur le tapis. Attendrie, je souris en observant Jesse jouer à la bagarre avec Dobby, tirant ses pattes et ses oreilles tandis que le chiot mordille ses mollets.

On se demande qui est le plus joueur des deux !

Soudain, Dobby lève une oreille et Jesse tourne la tête vers moi : d'abord hésitant, il sourit franchement en voyant que tout va bien pour moi. Tandis que le chiot se précipite pour me faire la fête, Jesse se remet debout. Je ne peux m'empêcher de suivre son corps à demi nu se déplier, vision aussi troublante que délicieuse au saut du lit.

De quoi avoir envie d'y retourner illico avec ladite vision...

Alors que je bave en pensée devant sa plastique suggestive, son regard amusé passe sur mes jambes nues puis sur mon tee-shirt.

Enfin, le sien...

Sans faire de commentaire, il sourit et saisit tranquillement mes hanches pour m'attirer à lui et poser un baiser très doux sur mes lèvres.

– Tu sais ce dont je rêve ? dit-il en dirigeant ses mains vers le bas de mon dos.

Un frisson sensuel me parcourt.

– D'un immense café bouillant, plaisante-t-il en attrapant mes fesses.

– La cuisine est derrière toi et tu y trouveras des mugs XXL, ris-je sans me démonter. Perso, je le prends avec du lait !

Surpris, il fronce les sourcils avant d'éclater de rire. Puis, avec une moue charmante, il se dirige vers la cuisine.

– Tes désirs sont des ordres...

Amusée, je le suis des yeux et ne peux m'empêcher de le rejoindre dans la cuisine, ce qui le fait sourire. Pendant qu'il s'occupe des cafés, je fais chauffer des pancakes sous le regard gourmand de Dobby, planté sur le seuil de la porte.

– Je ne suis pas très chien d'habitude, mais celui-là, il est plutôt cool, dit Jesse en emportant notre petit-déjeuner vers le salon.

– Dobby est bien plus qu'un chien. C'est aussi un aspirateur à miettes, une bouillotte, un réveille-matin, un bouffeur de canard, un amateur de mollets, un *bodyguard*... Et à ses heures perdues un confident !

– Ah ouais, tu assures comme mec, dit Jesse très sérieusement au chiot. Je pourrais presque être jaloux...

Se laissant tomber sur le canapé à côté de moi, il m'adresse un clin d'œil amusé en attrapant son mug.

– Et vous vivez ensemble depuis quand tous les deux ?

– Six mois. Emma et Nathan me l'ont offert quand je me suis séparée d'Oliver, expliqué-je en croquant dans un pancake.

Fronçant un sourcil, Jesse ne lève pas le nez de sa tasse de café.

Oups, pas très délicat de ma part de parler de mon ex ! Et pour tout dire, je ne crois pas que j'aimerais qu'il me parle de ses copines...

– En tant que mec, je ne trouve pas hyperflatteur de savoir qu'on peut être remplacé par un chien... soupire-t-il avec un clin d'œil.

– Emma et Nathan n'aimaient pas beaucoup Oliver, ajouté-je, mi-amusée mi-mal à l'aise que la conversation parte vers mon ex.

Jesse tourne brusquement la tête vers moi. Son sourire moqueur achève de me rassurer.

– Moi non plus, je n'étais pas franchement fan, s'amuse-t-il.

– Après la rupture, ils craignaient que je me sente mal et très seule, continué-je en me souvenant du jour où mes amis m'ont apporté Dobby dans une grande boîte rouge, où se trouvaient aussi un paquet familial de mouchoirs et un méga sachet de croquettes bio que le chiot avait commencé à grignoter.

– Et c'était le cas ? dit Jesse en plongeant son regard dans le mien.

Sa question me désarçonne. Au début, je souris, prête à affirmer que non, pas du tout. Pourtant, j'acquiesce, tout en fixant Jesse droit dans les yeux.

– Oui, murmuré-je sans le quitter des yeux.

Il pose lentement sa tasse de café sur la table.

Mais pas pour les raisons que tu imagines.

– En fait, je me suis toujours sentie mal, même quand j’étais avec Oliver, lâché-je, étonnée que cela sorte si naturellement de ma bouche.

Car il y a peu, j’aurais été incapable de le formuler. Je pensais que ce sentiment d’inconfort était une des conséquences de mon accident et de ma perte de mémoire. Mais ce matin, face à Jesse, après cette nuit et ses révélations, je réalise que ce mal-être latent durant ces deux ans où j’ai été avec Oliver – et même avant avec cet étudiant de dernière année à l’école – n’était que la marque de ce manque inscrit en moi sans que je sache de quoi il était fait. Mais qui faisait que, même entourée, aimée et désirée, je n’étais jamais satisfaite ni heureuse.

– Ça n’a jamais été bien avec un autre, avoué-je. C’était comme s’il me manquait en permanence l’essentiel.

Jesse me sourit tendrement et passe son bras autour de mon épaule. Je me blottis contre son corps. Plongeant dans mes sensations d’alors, je ferme les yeux et me force à analyser ce que je ressentais.

– J’avais l’impression de me trahir, mais sans savoir quoi ni qui.

Appuyant son crâne contre le mien, Jesse caresse doucement mon épaule.

– En fait, je comprends maintenant, ce n’était pas moi, dis-je en tournant la tête vers lui. C’était toi que je trahissais.

Surpris, Jesse avale sa salive plusieurs fois puis il sourit faiblement, semblant lutter contre l’émotion que je vois envahir son regard, qui devient soudain brumeux et presque délavé. Son trouble évident me bouleverse.

– Et maintenant, quand je suis avec toi, je me sens bien.

– Moi aussi, murmure-t-il d’une voix cassée.

Sans me quitter des yeux, il saisit ma main et la serre dans la sienne. Je hoche la tête puis baisse les yeux sur sa rose des vents : saura-t-elle me guider vers ce qui est bon pour moi ? Pour nous ?

– Je ne me souviens pas de tout, très peu de ce qu’il y a eu entre toi et moi, et je ne m’en souviendrai peut-être jamais, mais je sais une chose : j’ai envie d’essayer et de vivre une nouvelle histoire avec toi. Parce que, pour la première fois depuis l’accident, je me sens enfin posée et à ma place quand je suis près de toi.

Je m’arrête pour reprendre mon souffle.

– Mais ça va être compliqué : je dois arriver à réconcilier mes sentiments d’avant, ceux qui me reviennent par flashes et ce que je ressens aujourd’hui... Ça peut prendre du temps, ajouté-je en surveillant sa réaction.

– Je suis patient et obstiné, dit-il, masquant son émotion sous la plaisanterie.

Quand il sourit, sa fossette apparaît sur sa joue comme un signe rassurant et joyeux. Mes yeux rivés aux siens, je cherche à lire dans ses pensées. Je lui fais confiance mais je ne peux m’empêcher d’être un peu inquiète : et s’il était juste amoureux d’un souvenir ? De cette ancienne Willow qui a disparu avec ma mémoire ? Si sa volonté d’être avec moi n’était que nostalgie d’une relation idéalisée avec le temps ?

Et moi ? Est-ce beaucoup plus clair dans ma tête ? Arriverai-je à réconcilier ce qui appartient au passé ou au présent ? Comment savoir si ce que j’éprouve aujourd’hui quand je le regarde, que mon cœur bat plus vite et que j’ai envie qu’il me prenne dans ses bras, est juste et sincère ? Est-ce que mes sentiments ne sont pas faussés parce que je sais désormais que je l’ai aimé auparavant ? Est-ce qu’on peut vraiment éprouver à nouveau des sentiments pour quelqu’un qu’on a connu et oublié ?

En gros, est-ce que je ne suis pas en train de me raconter des histoires pour faire recoller le passé avec le présent ?

Je ferme les paupières, un peu chamboulée. Comme s’il devinait l’avalanche de questions qui déboule sous mon crâne, Jesse me serre contre lui. Quand je rouvre les yeux, son regard est posé sur moi, bleu franc, si plein de tendresse et de confiance en nous que je décide de mettre mes doutes de côté. Mais, sous son assurance apparente, je devine malgré tout son émotion, ce qui m’émeut.

– Embrasse-moi, murmuré-je en posant mes lèvres sur les siennes.

Quand nos bouches s’épousent, il me semble qu’elles scellent une promesse : celle d’être heureux ensemble, qui que nous ayons été.

Deux heures plus tard, après avoir longuement rassasié nos corps de caresses, de volupté et de jouissance, je m’habille sous le regard intéressé de Jesse, encore allongé nu sur mon lit, un bras passé derrière le crâne. Son sourire coquin, ses yeux qui suivent chacun de mes gestes et son air gourmand sont une invitation à le rejoindre mais je résiste courageusement à la tentation.

– Il faut vraiment que j’aille au boulot, dis-je. Je dois voir avec Nathan et Emma comment on s’organise pour le déménagement, sachant qu’on voudrait être au plus tard demain dans la nouvelle maison.

– Si tu as besoin d’aide, je suis dispo une partie de la journée, propose-t-il d’un ton sérieux.

Je souris en comprenant qu’il fait un gros effort pour ne pas avoir l’air de m’imposer sa présence ou son aide.

– Aujourd’hui, ça va être trop juste, dis-je en calculant. On va être au max 10 jeunes, les autres sont en cours, Emma, Nathan, moi, peut-être un ou deux bénévoles.

Tout en me regardant compter sur mes doigts, Jesse se lève pour aller vers la salle de bains. Au passage, il saisit ma main et embrasse mes doigts.

– On n’est pas assez nombreux, conclus-je un peu troublée dans mon calcul.

Je suis des yeux son long corps doré, souple comme un félin et les fossettes sur ses fesses divines et troublantes.

– Si c’est ça le problème, lance-t-il de sous la douche, j’appelle Tyler, il vient avec une dizaine de *roadies* et c’est réglé avant ce soir.

Le vrai problème, ce sont ces fossettes qui m’empêchent de réfléchir !

– Non, c’est gentil, mais... rien n’est prêt. Et puis, il nous faut un peu de temps... prévenir les jeunes... et puis les cartons ne sont même pas faits !

Quoique, connaissant l’efficacité d’Emma, je sais déjà que depuis la conversation téléphonique d’hier, une montagne de paquets doit déjà se trouver devant la porte d’entrée, prêts à partir.

Les cheveux rabattus en arrière, Jesse réapparaît, toujours aussi nu. Ses yeux ardents, sa bouche entrouverte et les gouttes qui ruissellent sur son torse me laissent rêveuse, envahie d’images, de sensations et d’envies qui me font transpirer.

– Il ne faut pas non plus se précipiter, dis-je sans trop savoir si je ruisselle soudain à cause de cette vision troublante ou de la perspective que le déménagement se réalise aussi vite.

Vraisemblablement les deux...

– Pourquoi tergiverser ? Y’a pas un philosophe qui a dit que plus vite ce qui est casse-burnes est fait, mieux on se porte pour ce qui est agréable ? plaisante Jesse en se dirigeant nonchalamment vers moi.

Je me sens des envies de ne rien tergiverser du tout et de le renverser sur le lit, mais je reste stoïque. Après avoir posé un baiser sur mes lèvres, il se rhabille tandis que, malgré moi, je le déshabille des yeux tout en réfléchissant à sa proposition.

– Ceci dit, je suis très sérieux : vous devez déménager au plus vite, dit-il en plantant son regard bleu dans le mien.

Je sais qu’il a raison : plus vite nous quitterons cette maison, plus les jeunes seront protégés. Il me suffit de penser à Lindsay encore à l’hôpital et la décision est évidente. Le plus tôt sera le mieux.

– J’en parle à Nathan, dis-je en attrapant mon téléphone, même si je connais déjà sa réponse.

– Yes ! me dit mon boss aussitôt emballé.

Une fois devant le Shelter, je laisse Jesse sur le perron où il poursuit sa conversation téléphonique avec Tyler, qui va arriver d'ici peu avec les deux camions des techniciens de ses spectacles. Quand nous poussons la porte, Dobby et moi, la maisonnée est nerveuse.

Dans le salon, Emma me fait un petit signe de bienvenue avec la main, tout en continuant à s'énervier au téléphone contre je ne sais quel opposant au déménagement auquel elle explique que « maintenant sera le mieux et pas dans un an ». Dans la cuisine, Nathan est en train d'expliquer aux jeunes la nécessité d'un déménagement plus soudain que prévu. Au moment où j'arrive, les questions fusent autour de la table, dont la principale est comment ça va se passer pour eux dans cette nouvelle maison qu'ils n'ont pas encore vue. Sur leurs visages attentifs, je lis leur anxiété et je la comprends : après tout ce qu'ils ont vécu avant d'arriver ici, le Shelter les a sauvés de la rue en les mettant à l'abri. Quitter ce lieu et ce bâtiment devenu pour tous un cocon et un symbole de sécurité est un bouleversement, qui touche quelque chose de bien plus profond que le simple aspect matériel des choses.

Moi-même, pas plus tard que tout à l'heure, j'ai résisté à la proposition de Jesse, presque inquiète que cela soit soudain si concret et définitif.

– Moi aussi, ça me fait drôle de partir, dit justement Nathan. C'est ici que le Shelter est né et que nous avons vécu tant de choses avec vous. Mais mon rôle, en tant qu'adulte, est de vous protéger et de penser avant tout à votre sécurité ainsi qu'à votre bien-être.

Un peu émue, je fixe le visage de ces jeunes, pour qui en arrivant, les adultes n'étaient pas hélas les personnes les plus fiables au monde et qui, grâce à ce qu'ils ont trouvé ici, ont appris à leur refaire confiance. Tous écoutent à présent Nathan avec respect. Encore une fois, j'admire mon boss et ami pour ce qu'il a su recréer ici pour chacun de ces grands ados si paumés à leur arrivée.

Et je suis fière d'y participer.

– Et maintenant, une équipe de déménageurs un peu rock and roll va venir nous aider, dit Nathan en me souriant. Comme ce sont des pros, on va s'en remettre à eux !

Malgré leur inquiétude, les ados sourient. Leur sourire s'élargit quand, à ce moment-là, dans un timing digne d'un spectacle bien rodé, Jesse fait son entrée, accompagné de Tyler et de dix colosses tous vêtus de noir, parmi lesquels je repère deux femmes.

On dirait l'équipe de déménageurs de Batman !

– Salut, dit Jesse en se postant à côté de moi.

Comme la première fois où il est entré ici, les ados semblent éblouis d'avoir Jesse Halstead en chair et en os devant eux. Sourire aux lèvres, il s'avance vers eux.

– Je vous présente Tyler, mon manager, ainsi que mon équipe de techniciens de plateau, ce sont eux qui montent les scènes et le matos sur mes shows.

Un murmure admiratif parcourt la cuisine. Amusé, Nathan recule près de moi et me prend par le coude, laissant volontairement Jesse prendre la direction des opérations.

– Alors, voici James, le *crew boss*, celui qui a l’œil sur tout.

Quand Jesse prononce son prénom, le *roadie* fait un pas en avant et salue, comme vont le faire tous les autres après lui.

– Voici Leonardo, coordinateur de la ferraille, c’est comme ça qu’on dit pour tout ce qui concerne le montage des structures métalliques autour d’une scène. Mike et Alexandre, les tech sons ; Ethan et Anthony, les as du grill, l’espèce de portique au-dessus de la scène avec des kilomètres de spots ; Cécile et Martha, deux vraies alpinistes qui escaladent les structures et enfin, Lucas et Dany, les responsables des instruments, ceux qui me sauvent à chaque fois qu’une corde pète sur un show.

L’opération déménagement commence à se transformer en spectacle, ce qui amuse les ados. Le plus fasciné et le plus fan est sans doute Melvin, qui boit les paroles de Jesse.

– Pour eux, déménager, c’est le quotidien, dit Jesse sur le ton de la confiance en montrant son équipe. Ils ont l’habitude, ils montent et ils démontent des plateaux entiers en deux ou trois heures max. Sans eux, un musicien comme moi n’existe pas, je leur dois tout.

L’air faussement contrarié, Tyler émet un soupir.

– Et à mon manager aussi, bien sûr, rit Jesse. En fait, ce sont les *roadies* les boss... Alors, on va se mettre par équipe et faire ce qu’ils nous disent de faire. Et ce soir, vous dormirez tous dans les lits douilletts d’une nouvelle maison !

Quand il conclut son discours, Jesse se glisse dans les rangs des jeunes, qui éclatent de rire et se pressent autour de lui. Attendrie, je vois Melvin se coller quasiment à lui. Jesse m’adresse un clin d’œil. Je souris, amusée, mais sa façon de transformer ce déménagement en une sorte de jeu avec les jeunes m’impressionne.

Roulant volontairement des mécaniques pour amuser les jeunes, les *roadies* font un tour de la maison accompagnés de tous les jeunes ravis, puis après un conciliabule avec Nathan, Emma et moi, les rôles sont dispatchés et les fonctions réparties.

Le déménagement peut commencer. À chaque fois que je croise Jesse affairé dans une pièce ou près des camions qui se remplissent à vue d’œil, nous échangeons un regard et nous sourions. Parfois, il effleure ma main en passant et cela me fait trembler.

Quand je passe avec un carton de linge devant le dortoir du dernier étage où ne reste plus qu’un lit superposé, j’entends Jesse parler avec Melvin de tags et de graphes, la passion de l’ado, incollable sur le sujet. Reprenant mon souffle avant de descendre, je m’arrête un instant.

– Moi, y’a un artiste que je trouve génial, c’est JR, dit Jesse au moment où je tends l’oreille.

Le mystère sur l'identité de cet artiste engagé qui a peint aussi bien sur des murs de bidonville que sur celui de Jérusalem ou à la frontière avec le Mexique semble fasciner Melvin qui ne cesse de poser des questions. Jesse lui répond tout en réussissant à faire parler l'ado de sa passion mais aussi de son histoire familiale, ce qui est une prouesse.

Il ferait un bon père, me dis-je en repoussant la petite pointe de mélancolie qui pourrait advenir.

Lorsque Jesse et les techniciens passent à côté de moi chargés des montants du lit, Melvin les suit, les yeux pleins de rêve et d'espoir, serrant son matériel de peinture comme un trésor entre ses bras. Tout en descendant l'escalier, je souris, attendrie, presque légère. Mais soudain, un rayon de soleil m'aveugle et une image du passé ressurgit sans prévenir, aussi nette que si c'était aujourd'hui.

Assis à Central Park, Jesse et moi observons un père de famille en train d'apprendre à ses fils à faire du vélo. Patient, encourageant, stimulant, tendre, recommençant des dizaines de fois, les remettant en selle, courant et riant derrière eux jusqu'à ce qu'ils prennent leur envol. Puis le rire des garçons retentit et leurs yeux s'illuminent de fierté, comme ceux de Melvin...

- Tu aimerais avoir des enfants ?
- Des dizaines avec toi, chuchote Jesse à mon oreille.

Chancelante, je reviens au présent. Accrochée à mon carton, je ferme les yeux pour ne pas qu'ils débordent de larmes.

8. Sur un petit nuage

Willow

– C’est ouf cette baraque ! Y’a une salle de sport ? Combien y’a de chambres ? Où sont les toilettes ? T’as vraiment habité là, Willow ?

À peine entrés, après les deux secondes et demie où ils ont été intimidés, les ados se sentent complètement chez eux. Excités et curieux, ils courent dans tous les sens, visitent toutes les pièces, ouvrent les portes, s’extasient devant la taille des placards et des couloirs. Le salon ovale les fait hurler de rire :

– Putain, c’est là qu’on a tourné *House of Cards* ?

Une fois le premier contact établi avec les lieux, les équipes sont réparties par James de façon géographique. Au rez-de-chaussée, campé au centre du hall d’entrée, Nathan s’occupe du dispatching des meubles et des cartons, que Jesse et trois *roadies* emportent vers les étages à une cadence impressionnante. Dans les étages, les deux responsables des instruments et moi sommes en charge de l’installation des lits pour ce soir. Au rangement de la cuisine, sont affectés Emma et le spécialiste de la ferraille tandis que Tyler et les techniciens son vont s’occuper de ce qui va devenir la partie bureaux.

En me dirigeant vers l’escalier, je surprends le regard noir de Tyler se poser longuement sur Emma, ce qui ne me rassure pas. Ce type serait-il rancunier ? Car même s’il semble d’humeur aimable aujourd’hui, il a déjà montré l’étendue de ses facultés agressives. Mais sur ce point, Emma n’est pas en reste...

Peut-être ne faudrait-il pas les laisser trop près l’un de l’autre ? me dis-je en suivant du regard Jesse qui commence à décharger avec les *roadies*.

D’ailleurs, en ce moment même, répondant au coup d’œil du manager, elle lui envoie son petit sourire en biais qui tue et qui fait instantanément rougir le manager.

Ah tiens ?

Mais je reviens vite au déménagement quand, dans un joyeux brouhaha, les jeunes me bousculent et se coursent dans l’escalier pour aller choisir leurs chambres. L’air dépassé, les deux agents de sécurité qui patrouillent dans la maison les suivent des yeux sans trop savoir que faire, ce qui me fait compatir à la difficulté de leur tâche : dans ce joyeux bazar, surveiller toute activité suspecte semble ardu.

Sachant que pour eux, bazar doit rimer avec suspect !

Une fois les chambres à peu près réparties, les jeunes commencent à s'installer. Allant d'une pièce à l'autre, je rassure, j'aide, je parle, j'organise des échanges, puis j'aide à faire les lits et à ranger. Amusée, je souris en découvrant que Melvin a jeté son dévolu sur mon ex-chambre où il a posé son carton de bombes de peinture sur le lit, marquant ainsi son territoire.

– Tu seras bien là, lui dit Jesse en lui déposant une pile de cartons. Il y a de bonnes ondes dans cette chambre.

En repartant chercher un nouveau chargement, il m'adresse au passage un sourire craquant qui me fait frissonner.

Deux heures plus tard, les trois étages semblent à peu près en place pour la première nuit. J'observe les visages fatigués mais heureux. Soudain, de la musique retentit en provenance du rez-de-chaussée. Surpris, les jeunes se regardent puis deux d'entre eux se mettent à danser. Très vite, les autres applaudissent et tapent des pieds en rythme, tandis que les *roadies* présents font mine de jouer de la guitare électrique ou de la batterie sur une valise. Un carton dans chaque bras, Jesse apparaît à ce moment-là et aussitôt se joint à eux en riant pour une choré improvisée qui nous laisse bouche bée d'admiration.

Jusqu'au moment où, dans un mouvement dansant, il dépose ses cartons, me tend la main et me fait virevolter au milieu des ados survoltés. Quand il lâche ma main, s'incline cérémonieusement devant moi et se dirige vers l'escalier, les ados se précipitent derrière lui en riant.

Amusée et essoufflée, je pense à ce conte qui me fascinait enfant, l'histoire de ce joueur de flûte que tous les enfants suivent en dansant. Et je me précipite à leur suite, fascinée par le joueur de violon le plus craquant de ma vie !

Peu après, du rez-de-chaussée au grenier, la maison semble quasiment prête à accueillir ses nouveaux occupants, à présent plus épuisés qu'excités. Rassemblant tout le monde dans le salon, Nathan remercie tout le monde et donne les nouvelles.

– Je viens d'avoir l'hôpital : Lindsay va bien, elle devrait nous rejoindre dans quelques jours !

Des hourras et des soupirs de soulagement se font entendre. La tension retombe. Nathan apporte des canettes de coca, Emma discute avec les *roadies*, les ados blaguent, certains se laissent tomber dans les canapés tandis que d'autres se pressent autour de Jesse.

– Je ne peux pas rester, leur explique-t-il, j'ai une interview et un concert télé tout à l'heure et si j'y vais crasseux et transpirant comme ça, mon manager va être furieux.

Un petit pincement se fait dans mon cœur en entendant qu'il va devoir partir : j'aurais bien passé la soirée à ronronner dans ses bras...

Même crasseux !

Tyler secoue la tête d'un air faussement courroucé en regardant autour de lui comme s'il cherchait du secours contre la calomnie. Son regard s'arrête sur Emma. À ma grande surprise, elle rit légèrement, ce qui me fait sourire et ne semble pas échapper à Jesse qui me fait un petit clin d'œil.

Donc, elle ne serait pas insensible aux œillades du sombre Musclor ?

Leur coca terminé, l'équipe des *roadies* serre la main de chacun, ce qui touche particulièrement les jeunes.

– Bravo les gars, beau travail d'équipe, leur lance le *crew boss* avec un petit signe de la main.

Tandis que je me dirige vers la cuisine avec les cocas vides, je croise Tyler, un peu étonnée de le trouver encore là.

– Je mourais de soif, se justifie-t-il comme s'il craignait que je l'interroge.

Et quand je tombe sur Emma en train de ranger un dernier carton dans la cuisine, je souris à nouveau. La soif n'est sans doute pas la seule raison qui a fait traîner les pas de Tyler vers la cuisine. Au moment où je vais bombarder Emma de questions pour savoir si j'ai loupé un épisode avec le manager, Nathan et Jesse nous rejoignent. Jesse passe naturellement son bras autour de ma taille, et je me laisse aller contre lui avec un soupir de bien-être, ce qui n'échappe pas à Nathan et Emma. Mon boss sourit, Emma me fait un clin d'œil et je hoche la tête : et encore, je ne leur ai pas tout raconté !

– Je vais passer à l'hôpital essayer de voir Lindsay, dit alors Nathan. Puis je ferai un tour par la maison pour vérifier qu'on n'a rien oublié.

– On ne peut pas faire ça demain ? Là, je n'ai vraiment pas le courage, dit Emma en massant ses orteils. Honnêtement, je rêve de me caler dans le canapé et de ne plus bouger !

– Je peux y aller, moi, proposé-je à Nathan. On se rejoint sur place après ?

Mon boss opine, l'air sombre. Est-il encore inquiet pour l'ado à l'hôpital ? Mais en l'observant s'éloigner, je me demande s'il n'est pas aussi un peu gêné de se retrouver face à Aidan. Et dans ce cas, il vaut mieux qu'il soit seul...

– Faut vraiment que j'y aille, me dit Jesse en m'entraînant dans le couloir. On se retrouve après chez moi ?

Cette invitation me fait frissonner de plaisir, ce que Jesse semble prendre pour une hésitation.

– C'est juste pour respecter notre contrat, plaisante-t-il avec un sourire charmeur.

Amusée, je hoche la tête.

– D'ailleurs, maintenant qu'on est chaud après ce premier déménagement, on pourrait parler du tien ? murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle dans mon cou rend ses paroles follement équivoques. Je tourne mon visage vers lui pour apercevoir ses yeux brillant d'un éclat de désir délicieux.

- C'est vrai qu'on a des obligations à respecter, une deadline, des conditions drastiques et Monty Morgans à nos trousses, ris-je.
- Prêt à exiger des preuves de vie commune et à nous envoyer des huissiers méticuleux pour vérifier l'avancée de notre vie commune.
- Ou des exécuteurs testamentaires ronchons.
- Ceci dit, ils pourraient déjà constater qu'à cette heure-ci, on n'est plus franchement des inconnus l'un pour l'autre, dit-il en m'embrassant.

Mes pas résonnent sur le carrelage. Alors que j'avance dans la maison vide, la bâtisse elle-même me semble avoir perdu toute son âme, comme si celle-ci était inséparable de ses habitants, désormais installés à quelques kilomètres de là. Et, contrairement à ce que je craignais en poussant la porte du Shelter, je ne me sens pas mélancolique, mais plutôt excitée à l'idée du nouveau challenge qui nous attend. Et de cette nouvelle vie qui démarre.

Quand Nathan me rejoint peu après, ses traits sont tirés, il a l'air épuisé et nerveux. Inquiète, je le questionne au sujet de Lindsay.

- Elle va bien, elle a été super contente de savoir qu'on avait emménagé et elle a hâte de voir la maison, me rassure-t-il en jetant un regard sur l'intérieur de la maison vide. Elle a été secouée, elle dort encore beaucoup mais d'après ce que j'ai compris, selon les infirmières, elle se remet bien.

Rassurée sur l'état de l'ado, je cherche à lire sur son visage ce qui le contrarie.

- C'est plutôt la police qui m'inquiète. Ils ne veulent rien dire, ils disent suivre différentes pistes et n'en privilégier aucune, tu parles d'une information rassurante, s'agace-t-il.
- Ils feraient mieux de suivre celle de Beauty, ça irait plus vite. Et de le ramener à la case départ : prison !
- L'inspecteur à qui j'ai parlé ne semble pas croire à l'hypothèse d'une vengeance.
- Ça doit être le même que j'ai eu au téléphone hier, il m'a clairement prise pour une parano, tenté-je de plaisanter.

Mais le simple fait de repenser à Beauty me hérisse le poil.

- Pourtant, à part lui, je ne vois pas qui aurait intérêt à faire un truc pareil, dit Nathan, me confirmant ainsi que nous sommes tous les deux sur la même longueur d'onde.

Mais visiblement pas sur la même fréquence que la police !

Avec un soupir, nous nous dirigeons vers l'escalier. Dans les chambres vides ne subsistent que les traces des meubles sur le sol et des photos sur les murs.

– On va vraiment être bien dans la nouvelle maison, dit Nathan en fermant les volets du dortoir. D’ici une semaine, tu verras, on aura totalement oublié comment c’était ici.

Son optimisme repousse aussitôt le petit pincement de nostalgie qui commençait malgré moi à m’envahir.

– Merci encore, Willow, dit Nathan en prenant mon bras quand nous redescendons pour inspecter les bureaux. Mais comment ça va toi, avec tout ça ?

Un sourire ravi me monte aux lèvres, impossible à réprimer.

– En réalité, je me demande pourquoi je te pose la question. Tu as l’air sur un petit nuage... On peut savoir ce qui te fait rayonner comme ça ?

Le clin d’œil qui accompagne sa question me montre qu’il a une très nette idée de la cause mais j’éclate de rire, surprise que ça se voit tant que ça. Et si j’y réfléchis, c’est vrai que depuis ce matin, ma vision des choses a pris une autre tournure. Donc quelque chose dans ma façon d’être a dû changer. Je me sens à la fois plus légère et plus posée, comme si on m’avait soulevée du sol pendant des années, secouée un moment puis enfin reposée pile poil dans des chaussures à ma taille. Devant mon air ravi, Nathan sourit, attendant manifestement une réponse un peu plus développée que mon sourire béat.

– J’en aurais pour des heures à t’expliquer, ris-je, et encore à condition que j’aie moi-même compris tout ce qui m’arrive.

Le plus étrange étant que ça ne m’inquiète pas, mais je garde cette réflexion pour moi pour le moment. *À décanter plus tard.*

Nathan hoche la tête.

– Mais disons en résumé que, avec mon mari, ça roule.

– C’est ce que j’avais cru remarquer, sourit Nathan. Et je suis vraiment content pour toi. Et pour Jesse, c’est un mec bien.

– Oui, dis-je sobrement en pensant à tous les qualificatifs que je pourrais désormais accoler à son prénom et dont chacun me fait frissonner de plaisir.

Sensible, généreux, loyal, charmant, drôle, sexy, irrésistible et... un peu moins inconnu que prévu.

Arriver à sourire de ce qui m’a dévastée hier me semble un très bon signe : je reprends le dessus. Tout en continuant à discuter, nous faisons le tour du rez-de-chaussée, la cuisine, les bureaux, puis le salon où ne traînent que des moutons de poussière et une pile de cartons non utilisés au milieu. Nous poursuivons jusqu’à la pièce aveugle qui nous servait de réserve à archives, située à l’arrière de la maison, tout au bout d’un long couloir surnommé « le boyau » par Emma.

– C’est bon, il n’y a plus rien ici non plus, lui dis-je un peu pressée de quitter cette pièce sans fenêtre au parfum de vieux papiers et de renfermé.

Mais Nathan fixe les étagères vides d’un air bizarre avant de se racler la gorge à plusieurs reprises.

– Dis-moi, je peux te demander un truc ?

– Oui, réponds-je, un peu surprise par son ton gêné.

– Est-ce que, bégaye-t-il presque, est-ce que Jesse t’a parlé de son frère depuis ce qui s’est passé hier ?

Bouche bée, je le dévisage.

– Enfin, je veux dire, j’aurais bien voulu avoir de ses nouvelles, parce que je... continue-t-il, de plus en plus mal à l’aise. Enfin, bref, est-ce que tu sais comment va Aidan ?

Je me retiens de rire en comprenant que mon boss est hypergêné d’être bien plus intéressé par Aidan qu’il ne l’aurait juré il y a peu. Et que ça le met dans tous ses états.

– Tu ne l’as pas revu à l’hôpital ? demandé-je avec un sourire compatissant.

Secouant la tête d’un air désolé, Nathan soupire.

– Il avait fini son service, et ça m’ennuie vraiment parce que j’aurais voulu lui dire que je suis désolé de m’être comporté comme ça. Je suppose que j’étais tendu mais ça n’excuse rien. Et je me suis trompé à son sujet, j’ai été stupide, ce n’est ni un gosse de riche ni un petit con qui se la pète ni encore moins un mec obtus, et je l’ai bien vu à l’hôpital. C’est au contraire un mec hyperpro, hypermature, efficace, solide, sensible, apprécié.

Impressionnée par cette avalanche de compliments et par son débit verbal de plus en plus accéléré et enthousiaste à mesure qu’il encense Aidan, je hoche la tête, moitié amusée moitié attendrie.

– En fait, je voudrais qu’il sache que, malgré ce que j’ai pu dire ou faire, je trouve que c’est un type bien. Et je voudrais m’excuser pour mon attitude, murmure-t-il en regardant ses pieds.

Je passe affectueusement mon bras sous son coude et l’entraîne hors de la pièce pour rejoindre le salon où il me semble avoir entendu un claquement.

Sans doute un courant d’air.

– Tu pourrais peut-être, par Jesse, enfin si c’est possible, ou si tu le vois, lui dire, enfin plutôt faire en sorte que je puisse lui dire moi-même que j’aimerais qu’il me pardonne ?

Ses circonvolutions m’amuse mais je suis surtout touchée par sa maladresse, qui est la preuve qu’il peut à nouveau s’intéresser à quelqu’un, malgré ses expériences précédentes désastreuses et ses

promesses de célibat. Émue, je serre fort son bras quand soudain, mes yeux se mettent à piquer. Nathan pince le nez en même temps que moi. Semblant venir du salon, une forte odeur de brûlé envahit alors nos narines tandis que l'air se remplit d'une fumée âcre. Une lueur rouge flamboie au bout du couloir.

– Putain, y'a le feu ? murmuré-je en essayant de garder mon calme.

Comme une bourrasque, un souffle brûlant nous enveloppe et des crépitements inquiétants se font entendre du côté du salon. Sans réfléchir, Nathan et moi nous mettons à courir vers la sortie tout en plaquant nos tee-shirts sur nos bouches. Quand nous émergeons du couloir, je me fige, terrifiée. Partout devant nous, des flammes lèchent le sol et mangent les parois, des craquements retentissent au plafond, semblant provenir de ces gigantesques mâchoires de feu qui dévorent la pièce de toute part. Immense et terrifiant, l'incendie dessine une muraille cauchemardesque qui se rapproche de nous, barrant toute issue.

Je m'apprête à reculer dans le boyau mais, hurlant des mots que je n'entends pas, Nathan me tire violemment au cœur du brasier.

La dernière chose que je vois est son corps qui disparaît, ma main serrée dans la sienne puis le mur de flammes qui me happe en crépitant, peuplé de centaines d'yeux bleus où luisent des reflets écarlates meurtriers.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Save me - Catch and Shoot

Apolline ne cherche pas l'amour, elle cherche à se reconstruire, maîtriser ses sentiments, reprendre le contrôle cinq ans après un accident qui a changé à jamais sa vie. Psychologue spécialiste des chocs post-traumatiques, elle mène une existence bien rangée, loin de ce qui pourrait la faire paniquer, elle qui ne supporte pas la foule. Keagan a réalisé son rêve en devenant le meneur vedette de l'équipe de basket de Boston, les Celtics. Depuis toujours, il ne rêve que d'une chose, être le meilleur pour ne plus jamais manquer de rien, il sait que la vie est fragile, qu'il faut en prendre soin. Quand ils se rencontrent, lors d'un speed dating dans le noir, ils ne le savent pas encore, mais leur passé est lié de façon inextricable. On dit souvent que si deux personnes sont faites pour être ensemble, elles se retrouveront un jour. Pour le meilleur... ou pour le pire ?



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2018

ISBN 9791025743072

ZWIL_003